

LITTÉRATURES

Virgilio Piñera ;
Raymond Federman ;
Paula Fox ;
Norbert Gstrein ;
Franck Pavloff
Pages III à V

LIVRES DE POCHE

« Les Aventures
de Sherlock Holmes »
en version bilingue ;
Alberto Savinio ;
Theodore Sturgeon
Page VI

MUSIQUES

La correspondance
de Claude Debussy ;
Cervantès
et Jordi Savall ;
David Bowie
Page VII



RENCONTRE

FERNANDO SAVATER

Deux ouvrages de l'enfant terrible
de la philosophie espagnole paraissent
en français. Définition vivante et accessible
d'un véritable « Art de vivre »
Page VIII

La fluidité Weyergans

Huit ans après « Franz et François » paraissent coup sur coup en librairie le très attendu « Trois jours chez ma mère » et « Salomé », son premier roman, écrit en 1969 et jamais publié jusqu'alors

■ Florence Noiville



François Weyergans en 1970

Lira-t-on jamais le prochain livre de François Weyergans ? Depuis des années, ses fidèles se posaient la question. Régulièrement annoncé, sans cesse différé, « le » Weyergans était devenu l'Arlésienne du monde des lettres. Une chimère textuelle, un roman-mirage. Et puis, coup de théâtre, le voici – un petit objet bien réel de 270 pages sous la couverture jaune paille des éditions Grasset (1). Et, pourtant, la question demeure : lira-t-on jamais ce livre ? Car à peine le lecteur a-t-il ouvert *Trois jours chez ma mère*, qu'il en saisit la ligne directrice : comme le Tityre de Gide écrivait *Paludes* (ou plutôt nous racontait sa difficulté à le faire), *Trois jours chez ma mère* est l'histoire de la genèse d'un livre impossible, la mise en abyme de l'inaccessible : en ce sens, *Trois jours chez ma mère* res-

te une œuvre virtuelle. Et François Weyergans nous a bien eus. Mais reprenons. Et d'abord, ne commettons pas cette « faute de débutant » qui consisterait à confondre l'auteur et le narrateur. Ce qu'écrit François Weyergans, c'est l'histoire de François Weyergraf qui écrira bientôt celle de François Weyerstein, qui écrira celle de François Graffenberg. Au cinéma, un domaine que l'auteur connaît bien, il paraît qu'on appelle cela le « *video flash-back* » – lorsque la caméra filme une personne qui filme, etc. Ce portrait de l'artiste aux miroirs, disposés de manière à perdre le lecteur dans un jeu de reflets vertigineux, est un roman, lit-on sur la couverture. Autofiction si l'on veut, mais fiction quand même. Soit. Pourtant, tous ces personnages emboîtés comme des poupées russes ressemblent à s'y méprendre à l'auteur lui-même. Les clones sont décidément les véritables héros de cette rentrée littéraire. Reprenons, donc. Graphomane procrastinateur, Weyergraf multiplie les projets qui ne verront

jamais le jour. Il doit terminer un livre sur Socrate et la danse, un roman d'amour sous le Second Empire, un texte sur Husserl et Descartes, un essai sur les quatuors de Beethoven, un autre sur les volcans, et un roman intitulé *Couche-ries*, où le narrateur – un écrivain atteint de « *playboite* » aiguë et rebaptisé, « *tant qu'on y est* », François Weyerbite – coucherait sur le papier ses frasques de Don Juan vieillissant. Hélas, tout conspire à le détourner de la tâche : ses hésitations perpétuelles (« *Faut-il commencer le roman par une scène de valse ou un voyage au Canada ?* »), son souci constant de vérifier une date ou une étymologie, sa manie d'écrire à la terre entière (comme Herzog chez Saul Bellow) et surtout sa « *vision orgasmique de la vie* » (Il n'y a que « *la dernière minute d'un livre qui []'excite* », les autres la préparent et l'ennuient). Résultat : il est sans cesse aux abois. Le fisc, les huissiers sont à ses trousses. Ses éditeurs désespèrent, ses proches s'inquiètent. Lui-même, hypocondriaque hyperan-

xieux – il y a un côté Woody Allen désemparé chez Weyergans –, avale des litres de jus de légumes et de thé vert chinois dès qu'un examen fait apparaître un taux de transaminases augmenté.

Bref, il aurait toutes les raisons de briser ce cercle vicieux en se débarrassant de *Trois jours chez ma mère*. Celle-ci, du reste, l'y exhorte vivement. Elle vit seule en Haute-Provence et aura bientôt 90 ans. Weyergraf voudrait aller la voir mais n'y arrive pas. « *Et si j'écrivais en vitesse ce livre sur les volcans ? Je pourrais m'y mettre tout de suite et le finir avant Noël. Il sortirait en janvier. J'irais passer Noël en Provence chez ma mère, je lui allumerais de grands feux de bois dans la cheminée, ce qu'elle ne fait plus quand elle est seule. Je lui poserais beaucoup de questions, je rentrerais au début de l'année prochaine avec des cahiers remplis de notes et hop ! Trois jours chez ma mère serait fini en juin et paraîtrait en septembre.* »

C'est ce qui se passera finalement. Appelé en urgence au chevet de sa mère tombée dans son jardin en voulant éliminer les pucerons de ses rosiers, Weyergraf redécouvre cette forte femme qui adore la vie et déteste que l'on « *pense à (s)a place* ». Et comme une chute appelle une fin, il lui offre le plus beau des cadeaux en lui annonçant, page 263, qu'il a enfin mis un point final à... *Trois jours chez ma mère*.

Après l'hommage qu'il avait rendu à son père, Franz Weyerganz, écrivain lui aussi, dans le très beau *Franz et François* (Grasset, 1997), l'auteur signe donc une lettre d'amour à sa mère. « *Dire qu'il y a des gens qui détestent leur mère (...). Si elle est morte, ils se déchainent (...). Faire des reproches à quelqu'un est une activité si agréable, et, pour peu qu'on connaisse bien la personne, c'est du gâteau.* » Amour et tendresse. L'un des charmes du roman réside dans tous ces portraits de femmes qui traversent les pages comme des profils perdus – la mère du narrateur bien sûr, mais aussi Delphine, son épouse aimante et tolérante, ses cinq sœurs jamais culpabilisatrices, ses deux filles, Zoé et Wogline. Toutes apaisent et maternellement le grand écrivain en proie, comme il se doit, au désordre intérieur et à l'angoisse créatrice.

Les femmes, les rêves érotiques, le spleen, les soucis d'argent, la littérature, le cinéma, l'écriture, le narcissisme, la mort : Weyergans passe d'un thème à un autre avec une fluidité et une désinvolture étonnantes. Il n'approfondit pas, il surfe. Il enchaîne les digressions érudites, les souvenirs et les fragments, les associations d'idées à foison. Il perd le fil et puis le retrouve à la faveur d'un aphorisme ou d'un trait d'esprit. Son gai savoir (un peu complaisant quelquefois) contrebalance son côté chroniqueur « *subdépessif* ». Ou supposé tel. Car, encore une fois, ce que Weyergans aime surtout, c'est mener son lecteur en bateau : « *Vais-je aussi mal que je le prétends ? Rien n'est moins sûr. Je suis*

heureux d'être qui je suis et j'aime la vie que je mène. Personne ne mesure la chance qu'il a d'être qui il est. Etre soudainement changé en quelqu'un d'autre serait horrible. Je préfère l'enfer à la réincarnation. »

Tout cela, bien sûr, est une façon de se protéger. Et comme ses pages sont enveloppées d'une grâce légère, on lui pardonne de jouer à cache-cache avec lui-même, de s'inventer des « *je* » brouillés, de perdre son lecteur dans des labyrinthes romanesques à n'en plus finir. On lui pardonne de tout mélanger, la gravité et la nonchalance, le désespoir et la tendresse – un mot qu'il trouve d'ailleurs « *déplaisant* ». Rire et pleurer : c'est le titre d'un de ses livres. A cela, il excelle. « *Comme-diante, tragediante.* »

TROIS JOURS CHEZ MA MÈRE
de François Weyergans.
Grasset, 270 p., 17,50 €.

LIRE AUSSI

- Rencontre avec François Weyergans.
- « *Salomé* », premier roman de l'écrivain, écrit en 1968 et 1969 et jamais publié.

Page IV

APARTÉ

Pas bidon !

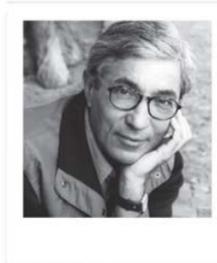
PEU D'ARTISTES rechignent autant à parler d'eux. Pourtant tous les indices d'une biographie sommaire parsèment les textes d'Alain Souchon. Depuis *Casablanca* (1983), sorti l'année même où le chanteur s'impose comme acteur, au côté d'Isabelle Adjani, dans *L'été meurtrier* – une carrière brève : « *J'ai fait sept films et j'arrête le cinéma, n'étant pas fait pour ça* », commente-t-il, lapidaire, sur le site qu'a réalisé son fils Charles, www.alainsouchon.net.

Casablanca. Si c'est là qu'il naît, en mai 1944, son père y enseignant l'anglais, la chanson n'en dit presque rien, jouant seulement d'images sépia d'un faste colonial rétro et alangui, pianola, robe longue, Delahaye « *vieux style* », et de la réminiscence du film de Curtiz, presque contemporain, avec Bogart et « *sa Lauren* ». Même si la question reste en suspens : « *Dans tes nœuds pap', tes Lucky/Y a les langues d'un bébé/Qui ?* »

A l'heure où sort son onzième album, *La Vie Théodore*, il était temps d'interroger 60 des 120 chansons de l'artiste sans entamer la pudeur du poète, ce qu'ont réussi Pierre Saka et Ludovic Dormion (1).

Philippe-Jean Catinchi
Lire la suite page VIII

(1) Alain Souchon. *Une vie à travers ses chansons*, Larousse, 160 p., 19,90 €.



Boualem Sansal

Harraga

roman

« Rester ou partir ? S'exiler ou résister ? Depuis longtemps Boualem Sansal a choisi cette seconde voie, qu'il trace de livre en livre avec la force d'une langue puissante, généreuse, emplie d'une profonde humanité. Pour notre plus grand bonheur. »

Christine Rousseau, *Le Monde*

La rentrée Gallimard



L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **LA SÉRIE NOIRE EN GRAND FORMAT.** Cela faisait 60 ans qu'elle existait en poche : la « Série noire » (Gallimard) passe en grand format avec la publication, le 13 octobre, de deux titres. Il s'agit, en fait, d'une fusion entre la « Série noire » et « La Noire ». « *Nous souhaitons rationaliser le policier chez Gallimard*, indique Aurélien Masson, responsable éditorial de la « Série noire ». La nouvelle collection adopte la taille des « *grandes blanches* ». Tout le poche est désormais l'apanage de « Folio policier » qui pourra donc également rééditer des « Série noire ». « *La "Série noire" a toujours été une photographie du monde d'Arméniens et 30 000 Kurdes avaient été tués au cours du XX^e siècle en Turquie* ». Son procès est fixé au 16 décembre. Orhan Pamuk est mondialement reconnu. Neige, son dernier roman, vient d'être publié en français [chez Gallimard]. Il va recevoir à la prochaine foire de Francfort, en octobre, le prix de la Paix décerné par l'Union des libraires allemands. Les poursuites engagées contre lui par le ministère turc de la justice sont une attaque délibérée contre toute liberté d'expression si elle s'écarte de la vérité officielle sur les pages les plus sensibles du passé ; elles sont aussi une provocation contre les Européens et leurs valeurs. Ce procès ne doit pas avoir lieu. Nous demandons aux chefs d'Etat et de gouvernement européens, qui ont à se prononcer le 3 octobre sur l'ouverture des négociations, d'exiger du gouvernement turc qu'il abandonne ses poursuites et cesse de se servir de son code pénal pour imposer sa vision de l'Histoire. » Parmi les premiers signataires : Laure Adler, Alain Finkielkraut, Antoine Gallimard, Michèle Gazier, Gérard Guégan, Jean-Marie Laclavetine, Pierre Lepape, Liana Levi, Tzvetan Todorov...

■ **UNE PÉTITION EN FAVEUR D'ORHAN PAMUK.** Un appel en faveur de l'écrivain turc a été lancé par de nombreuses personnalités du monde des lettres. En voici le texte : « *Orhan Pamuk risque quatre ans de prison pour avoir déclaré à un journal suisse qu' "un million d'Arméniens et 30 000 Kurdes avaient été tués au cours du XX^e siècle en Turquie"*. Son procès est fixé au 16 décembre. Orhan Pamuk est mondialement reconnu. Neige, son dernier roman, vient d'être publié en français [chez Gallimard]. Il va recevoir à la prochaine foire de Francfort, en octobre, le prix de la Paix décerné par l'Union des libraires allemands. Les poursuites engagées contre lui par le ministère turc de la justice sont une attaque délibérée contre toute liberté d'expression si elle s'écarte de la vérité officielle sur les pages les plus sensibles du passé ; elles sont aussi une provocation contre les Européens et leurs valeurs. Ce procès ne doit pas avoir lieu. Nous demandons aux chefs d'Etat et de gouvernement européens, qui ont à se prononcer le 3 octobre sur l'ouverture des négociations, d'exiger du gouvernement turc qu'il abandonne ses poursuites et cesse de se servir de son code pénal pour imposer sa vision de l'Histoire. » Parmi les premiers signataires : Laure Adler, Alain Finkielkraut, Antoine Gallimard, Michèle Gazier, Gérard Guégan, Jean-Marie Laclavetine, Pierre Lepape, Liana Levi, Tzvetan Todorov...

■ **HOUELLEBECQ SORT DE LA SÉLECTION DU RENAUDOT.** Le jury du prix Renaudot a communiqué, lundi 26 septembre, sa deuxième sélection en vue du prix qui sera attribué le 3 novembre. Côté romans restent en lice : *Mes mauvaises pensées*, de Nina Bouraoui (Stock) ; *Mélopée africaine*, de Simone Bernard-Dupré (Le Serpent à plumes) ; *Sweet home*, d'Arnaud Cathrine (éd. Phase 2) ; *Bang! Bang!*, de Christophe Donner (Grasset) ; *L'Attentat*, de Yasmina Khadra (Julliard) ; *Le Goût des femmes laides*, de Richard Millet (Gallimard) ; *La Méthode Mila*, de Lydie Salvayre (Seuil) ; *Mémorial*, de Cécile Wajsbrot (Zulma). Côté essais : *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, de Charles Dantzig (Grasset) ; *Le Roman de Constantinople*, de Gilles Martin-Chauffier (Le Rocher) ; *La Mauvaise Vie*, de Frédéric Mitterrand (éd. Robert Laffont) et *Villa blanche*, de Bruno Tessarech (Buchet-Chastel). Prochaine sélection, le 27 octobre.

■ **LA DEUXIÈME SÉLECTION DU FEMINA.** Le jury du Femina a publié sa deuxième liste, mercredi 28 septembre, en vue du prix qui sera décerné le 7 novembre. **Romans français** en lice : *Bang ! Bang !*, de Christophe Donner (Grasset) ; *Aujourd'hui*, de Colette Fellous (Gallimard) ; *Asiles de fous*, de Régis Jauffret (Gallimard), *Le Libraire de la rue Poliveau*, de Pierre-Robert Leclercq (Les Belles Lettres) ; *Champsecret*, de Gilles Leroy (Mercure de France) ; *Verre cassé*, d'Alain Mabanckou (Seuil) ; *Histoire de la Grande Maison*, de Charif Majdalani (Seuil) ; *Le Rire de l'ogre*, de Pierre Péju (Gallimard) ; *Mémorial*, de Cécile Wajsbrot (Zulma) et *Trois jours chez ma mère*, de François Weyergans (Grasset). **Romans étrangers** : *American Darling*, de Russell Banks (Actes Sud) ; *De l'Art de conduire sa machine*, de Steven Carroll (Phébus) ; *Neuf nuits*, de Bernardo Carvalho (Métailié) ; *La Ligne de beauté*, d'Alan Hollinghurst (Fayard) ; *Les Chutes*, de Joyce Carol Oates (Philippe Rey) ; *J'y suis presque*, de Nuala O'Faolain (Sabine Wespieser) ; *Un monde vacillant*, de Cynthia Ozick (L'Olivier) ; *Loin de Chandigarh*, de Tarun J. Tejpal (Buchet-Chastel). **Première liste essais** : *Le mot amour*, de René de Ceccatty (Gallimard) ; *L'Ensaivagem*, de Thérèse Delpech (Grasset) ; *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, de Charles Dantzig (Grasset) ; *L'Accent, une langue fantôme*, d'Alain Fleischer (Seuil) ; *Petite route du Tholonet*, de François Gantheret (Gallimard) ; *Auden ou l'œil de la baleine*, de Guy Goffette (Gallimard) ; *La mauvaise vie*, de Frédéric Mitterrand (Robert Laffont) ; *Traité d'athéologie*, de Michel Onfray (Grasset). Prochaine sélection le 26 octobre.

Les bons comptes de Harry Potter

Le sixième tome des aventures du jeune sorcier, disponible en librairie samedi 1^{er} octobre, devrait faire les beaux jours de Gallimard Jeunesse qui a prévu un tirage de deux millions d'exemplaires

A un mois du retour de l'heure d'hiver, de nombreux enfants et leurs parents – qu'ils aiment ou non la sorcellerie – vont en effet vivre une première expérience de décalage horaire dans la nuit du vendredi 30 septembre au samedi 1^{er} octobre. Selon une tradition désormais bien ancrée, *Harry Potter et le prince de sang mêlé*, le sixième épisode des aventures du jeune sorcier de J. K. Rowling (Gallimard), sortira en France à minuit et une minute dans de nombreuses librairies du pays.

Des animations sont prévues pour célébrer l'arrivée de l'ouvrage que des centaines de milliers de Français – enfants comme adultes – attendent avec avidité. Le premier tirage de ce roman de 720 pages (23,50 euros), traduit en français par Jean-François Ménard, s'élève à 2 millions d'exemplaires. Le site de commerce en ligne amazon.fr annonce que, depuis l'ouverture des précommandes à la mi-juillet, le sixième tome de Harry Potter est déjà en tête des ventes devant les « poids lourds » de la rentrée littéraire (Michel Houellebecq ou Amélie Nothomb).

Les aventures du jeune sorcier se déclinent désormais en 63 lan-

gues, dont le farsi, dans plus de 200 pays. Si l'on additionne les ventes des 5 premiers tomes – soit quelque 300 millions d'exemplaires grand format et poche confondus sur toute la planète –, Harry Potter figure parmi les ouvrages les plus lus avec la Bible ou le *Petit Livre rouge*...

Une même fièvre entoure le sixième tome. Le 16 juillet, la sortie de la version anglaise simultanément à Londres, New York, Sidney ou Paris avait encore amélioré les précédents records. Scholastic, l'éditeur américain du sorcier, annonce avoir vendu 7 millions d'exemplaires en 24 heures, soit 4 millions d'exemplaires de plus que pour le cinquième tome, *Harry Potter et l'ordre du Phénix*, paru en juin 2003.

Une nouvelle fois, Harry Potter a prouvé que les Français n'étaient pas complètement brouillés avec la langue anglaise. Comme le tome 5, le tome 6 en version originale, *Harry Potter and The Halfblood Prince*, publié par les éditions britanniques Bloomsbury, a été vendu en France à près de 150 000 exemplaires, indique Gallimard. Dans ses librairies, la Fnac en a, par exemple, vendu 40 000 exemplaires. La version originale a même, pendant

l'été, occupé la cinquième place selon un classement de l'institut de sondage CSA basé sur vingt librairies parisiennes.

En version française, les cinq premiers tomes ont été vendus à plus de 14 millions d'exemplaires, grand format et poche. Harry Potter représente une part importante de l'activité de Gallimard. La maison d'édition indique que Gallimard Jeunesse pèsait 41 millions d'euros dans le groupe en 2004, soit un tiers des activités de la maison : un nouveau tome des péripéties de Harry à Pouldard représente environ 10 % du chiffre d'affaires du groupe (environ 120 millions d'euros) et 7 % des ventes.

LIVRES DÉRIVÉS

Comme pour le *Da Vinci Code*, de Dan Brown, le phénomène entraîne la publication de livres dérivés, qui sortent dans d'autres maisons d'édition. A une exception : J. K. Rowling, elle-même, avait signé deux albums illustrés *Le Quidditch à travers les âges* et *Les Animaux fantastiques* – publiés tous deux en 2001 chez Bloomsbury, puis en France chez Gallimard – dont les droits sont revenus à une œuvre de charité.

Cette année, l'éventail est large : parodie ou encyclopédie, l'hebdomadaire professionnel *Livres Hebdo* en pointe sept qui vont accompagner la publication du livre.

Parmi eux, un décryptage économique du phénomène éditorial, *Harry Potter, comment le petit sorcier est devenu le roi du marketing*, de Stephen Brown (Dunod) ; un ouvrage analytique d'Eric Auriacombe, *Harry Potter, l'enfant héros*, annoncé aux PUF pour le 25 novembre. Signalons encore *Tout sur l'univers magique de Harry Potter*, de Stéphanie Chica (City Editions), un dictionnaire pour se retrouver dans le monde de J. K. Rowling, avec des définitions des créatures magiques ou des recettes de sortilèges. On trouve également une entrée sur le phénomène Harry Potter...

L'effervescence autour du sixième tome sitôt retombée, elle devrait reprendre de plus belle avec la sortie en salles, le 30 novembre, du quatrième volet de la saga cinématographique, *Harry Potter et la coupe de feu*, de Mike Newell, le réalisateur du *Sourire de Mona Lisa*.

Bénédicte Mathieu

Manosque, échanges, créations et réflexions

RÉDIGER UNE LETTRE chez le boucher ou le boulanger, à bord d'un « *pousse-virgule* » en sillonnant la ville ou, place de l'hôtel de ville, dans une ELM (écritoire à loyer modéré, avec trois-pièces-cuisine et salle de bains) conçue par le plasticien Jean Lautrey... Pour la sixième édition des Correspondances, qui s'est tenue du 21 au 25 septembre en partenariat avec la Fondation La Poste, Manosque (Alpes-de-Haute-Provence) s'est, une nouvelle fois, transformée en une vaste écritoire. Difficile de résister à ces multiples invitations épistolaires, particulièrement courues durant le week-end. En cinq jours, La Poste aura ainsi acheminé gratuitement des dizaines de milliers de lettres.

Au fil des années, les Correspondances se sont constituées comme l'un des rendez-vous littéraires les plus innovants. Et cela loin de tout élitisme, dans un esprit d'échange et de découverte. A l'image de sa programmation qui fait la part belle à la littérature contemporaine, dans un juste équilibre entre écrivains confirmés (Lydie Salvayre, Yasmina Khadra, Jean-Yves Cendrey, Pierrette Fleutiaux...) ou prometteurs (Stéphane Audeguy, Gaëlle Obliéguy, Brigitte Giraud, Alain Mabanckou...). Le tout en jouant de toutes les correspondances littéraires et artistiques.

Un jeu fécond qui séduit de plus en plus les écrivains, comme l'ont relevé Robert Bober et Arnaud Cathrine, tous deux invités lors de la rencontre professionnelle où étaient réunis, à l'initiative d'Olivier Chaudenson (directeur des Correspondances) et Sylvie Gouttebaron (directrice de la Maison des écrivains), une vingtaine d'organisateur de manifestations littéraires de tout l'Hexagone. L'objectif de cette rencontre était de créer un réseau « *d'événements littéraires de création* » à l'échelon national. Une initiative pour le moins nécessaire à l'heure d'une surproduction éditoriale qui a entraîné une « *confusion entre livre et littérature* », explique Olivier Chaudenson, et une floraison de manifestations de tous ordres, dont les salons, qui ont montré, pour beaucoup, leurs limites. Voire sont « *caduques* », selon Arnaud Cathrine. « *Je m'y ennuie à périr*, note-t-il. *A l'inverse, rencontres ou débats me permettent de parler de mon travail et, de cette manière, de le poursuivre. Les manifestations de création qui sont à la croisée du spectacle vivant, sont pour moi une alternative fertile face aux menaces qui pèsent sur le livre.* »

Sitôt lancé le terme de « *création* », le débat s'est animé. Les uns, comme Thérèse Jolly, du Lieu unique, à Nantes, ont fait état d'un pro-

blème de financement qui empêche, pour l'heure, de mener un véritable travail de création dans le domaine du livre, comme il a lieu dans d'autres disciplines ; Jean-Marc Vidal (Printemps du livre de Grenoble) ou Sylvie Gouttebaron ont montré l'écueil qu'il y aurait à tomber dans une « *spectacularisation* » du livre. Tous néanmoins se sont retrouvés sur les notions de prescription (Colette Gruas, directrice de la Fête du livre de Bron) et de médiation qui passent par l'exigence d'une programmation de qualité affirmant des choix clairs. Ce qui, comme l'a expliqué Olivier Chaudenson relayé par d'autres intervenants, nécessite de résister aux multiples pressions des éditeurs, des auteurs locaux, voire des élus, auxquelles vient s'ajouter l'impératif de rentabilité (Nicole Combezo, Littinérance, CRL Auvergne).

Si les débats ont montré ensuite quelques divergences sur l'instauration d'une charte, à l'instar de celles signées dans la région Rhône-Alpes ou dans le secteur jeunesse, ou encore sur la question de la rémunération des auteurs..., le désir de mise en place de synergies a semblé l'emporter. Reste à présent à en définir le cadre. Ce qui sera l'objet d'un prochain rendez-vous, dans quelques mois, à la Maison des écrivains.

Christine Rousseau

AGENDA

RENDEZ-VOUS LITTÉRAIRES DES FRANCOPHONIES EN LIMOUSIN

Au cours de cette 22^e édition, qui se tient du 27 septembre au 9 octobre, seront décernés les prix de la dramaturgie francophone, de la SACD, et le prix Sony Labou Tansi des lycéens ; un hommage à Sony Labou Tansi y sera rendu à travers la lecture de textes et de lettres écrites et reçues par l'auteur congolais, suivie d'un débat animé par Bernard Magnier et Bruno Tilliette ; dans le cadre des « *Ecrits de résidents* » seront lus également des textes de Youssef Fadel, d'Areki Mellal, de Jean-Pierre Cannet et de Moussa Konaté (rens. : 05-55-79-40-58 ou www.francophonie.com).

■ **LE 30 SEPTEMBRE. « FRICTIONS ».** A Paris pour la parution des trois premiers volumes de la collection « *Frictions* », la Maison des écrivains et les éditions MF proposent une soirée-lecture où Céline Minard lira des extraits de *La Manadologie*, Bertrand Raynaud des *Articulations de la reine* et Pierre Parlant de *Pas de deux* (à 19 heures, 53, rue de Verneuil, 75007 ; rens. : 01-49-54-68-90).

■ **LE 4 OCTOBRE. SONALLAH IBRAHIM.** A Paris, le magazine *Transfuge* et « *Le Monde des livres* » invitent à rencontrer l'écrivain égyptien Sonallah Ibrahim (à 17 h 30, à la Fnac Montparnasse, 136, rue de Rennes, 75006).

■ **LE 5 OCTOBRE. TÓIBÍN.** A Paris, le Centre culturel irlandais accueille Colm Tóibín à l'occasion de la sortie en France de son roman *The Master* (*Le Maître*, éd. Robert Laffont, à 19 h 30, 5, rue des Irlandais, 75005 ; entrée 3 € ; discussion en anglais) ; **le 6** à 19 heures, l'auteur sera à la librairie Delamain, 155, rue Saint-Honoré, 75001.

■ **LE 6 OCTOBRE. AUTEURS.** A Paris, la Société des gens de lettres (SGDL) organise une conférence autour du thème « *Le statut social des auteurs de l'écrit* » avec trois débats « *Etre auteur de l'écrit est-ce un métier ?* », « *Quelles sources de revenus pour les auteurs de l'écrit ?* », et « *Quels systèmes de protection sociale pour les auteurs de l'écrit ?* » (à 14 h 15, 38, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 75014 ; entrée libre ; rens. : 01-53-10-12-07).

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « *lemonde.fr* » propose aux lecteurs du « *Monde des livres* », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Toutes baguettes dehors

<http://www.jkrowling.com/>
<http://www.encyclopedie-hp.org/index-2.html>
<http://www.harrypotter.gallimard-jeunesse.fr/index-swf.htm>

DEPUIS 1997, « *le chapeau pointu de Harry Potter fait de l'ombre aux géants* », du haut de ses 300 millions d'exemplaires vendus dans le monde en quelque 61 langues. A lui seul, l'orphelin compte également plus de 40 millions d'occurrences sur Google. Autant dire que l'apprenti sorcier de la Britannique J. K. Rowling fait couler de l'encre électronique.

Si, depuis le 16 juillet, le public anglophone se délecte du sixième et avant-dernier volume de la saga, *Harry Potter et le prince de sang mêlé*, l'inconditionnel français se languit de sa sortie, le 1^{er} octobre. A quels liens confier son impatience ? Tiré à quatre épingles, le site polyglotte de J. K. Rowling invite l'internaute à survoler sa table de travail pseudovirtuelle. Plongera-t-il sa souris dans une tasse au contenu suspect mais dans laquelle se tapit la rubrique « *Passages supprimés* » ? Bourdonnements de mouche, vol d'un papillon, pattes d'araignée et aboiements lointains accompagneront ses clics. Si la magie n'opérerait pas, le *moldu* s'aventurerait sur la proluxe « *Encyclopédie HP* » où tout l'univers « *potteresque* » est décrypté : lieux, objets et machines magiques, sortilèges, identité des sorciers et sorcières, créatures fantastiques, quidditch... Enfin, un détour par le site de Gallimard Jeunesse, l'éditeur français de l'ensorcelant phénomène, viendra prolonger le charme.

Marlène Duret
lemonde.fr

Virgilio Piñera ou la révolution de la chair

Dans son troisième roman, composé dans les années 1950 et pour la première fois traduit en français, l'écrivain cubain met en scène un bouleversement radical des valeurs. Adieu esprit, âme, intériorité, place à un seul mot d'ordre : « Vive la viande ! »

LA CHAIR DE RENÉ
(La carne de René)
de Virgilio Piñera.
Traduit de l'espagnol (Cuba)
par Liliane Hasson,
Calmann-Lévy, 330 p., 19,50 €.

Bien sûr, la confrérie des conteurs et romanciers ne s'est jamais choisi de devise commune. Les chemins de leurs fictions sont trop divers. Mais s'il en fallait une, ce vers rêveur et efficace, bref et magique, du poète américain Wallace Stevens ferait bien l'affaire : « Une autre lumière pourrait produire un autre monde. » Par exemple, c'est avec ce vers que l'on décrirait le mieux l'audace visionnaire de *La Chair de René* du Cubain

EXTRAIT

« A première vue, il paraît absurde qu'une chose dont on se fiche nous oblige à cavalier dans tous les sens jusqu'à tomber un jour, abattus par des balles ou des couteaux, mais dites-vous bien que l'absurdité serait que la chair, sans le moindre prétexte, se mette à cavalier dans tous les sens. Oh ! cria le bonhomme exalté en faisant deux bonds, le chocolat est un excitant puissant. Aussitôt, comme pris en faute, il rougit et fit une nouvelle révérence.

– Dire que je m'exalte encore, à mon âge ! s'excusa-t-il. Je pourrais passer des heures entières à parler de la chair sans me lasser. » (page 294)

Virgilio Piñera, mort en 1979 dans sa soixante-huitième année et dans l'oubli. Dans ce roman composé dans les années 1950, pour la première fois traduit en français, il s'est superbement entêté à soumettre le monde à un autre principe – et lequel ! Celui de la chair, exclusivement. Adieu, esprit, âme, psychologie, intériorité, mélancolie, profondeur et remords. Ne restent aux personnages de Piñera, dépouillés de tout attirail spirituel et « romantique », que viande, corps, nerfs, tendons, plaisir et dégoût physiques pour exister et s'exprimer.

Vraie folie, fausse farce aussi cruelle que le sont ses nouvelles, ce troisième roman de Piñera, qui fut

aussi un grand dramaturge et poète, brimé de 1961 jusqu'à sa mort par le régime castriste qu'il avait rejoint à ses débuts, met scrupuleusement en scène la révolution des valeurs entre la chair et l'esprit. Ainsi, le monde de René a-t-il ses propres proverbes : « Tant qu'il y a de la chair, il y a de l'espoir », ses devises : « Tout est perdu, fors la chair », « Il faut souffrir pour apprendre », « Vive la viande ! », « Que la chair soit ! », son vocabulaire de prédilection : « le corps enseignant », et ses expressions fétiches, qui n'ont rien d'imagé. Pour ces gens, par exemple, avoir « les nerfs à vif » et « la chair de poule » exprime divers états physiques plutôt éprouvants... Quant à son René, héros malgré lui, il n'est pas seulement attirant, naïf et sympathique, comme dans tout roman d'apprentissage, mais aussi appétissant, tendre et juteux. Car c'est à sa chair qu'on en veut, comme il le découvre peu à peu. Auréolé de ses vingt ans tout neufs, le héros de Piñera voit subitement surgir un nouveau monde sous l'ancien plutôt terme, le jour où son père lui révèle qu'il doit épouser la Cause sacrée des amateurs de chocolat, comme tous les mâles de sa famille. Périr ou trucider en secret pour cet idéal grotesque, devenir de la chair à canon ou en susciter : c'est l'unique choix des chocolatophiles entrés en résistance depuis des générations, et donc, le sien.

PENSION SADOMASOCHISTE

Récalcitrant et sensible, le jeune éphèbe est expédié *manu militari* à l'École de la Chair, pension sadomasochiste censée encadrer son apprentissage du sacrifice et faire de lui « un être chimiquement apte au service de la douleur ». Dans cette « école absurde, qui mélangeait culture et torture », le corps a vite fait de perdre son humanité. Témoins, les élèves de troisième année : « C'était comme si quelque plaisantin avait mis des lunettes sur un monceau de poulpes. » Mais s'il n'y avait que l'école... Sur l'extérieur aussi, les yeux de René s'ouvrent, au gré des rencontres : « C'était donc ça, la vie ; la chair, on ne la marquaît pas seulement à l'école mais aussi dans la rue. »

La puissance du roman d'initiation fonctionne donc à plein, nourrie par le grotesque. Toute nouvelle épreuve modifie la vision que René a du monde – et la nôtre avec. Brutalement découpée en épisodes, la vie délirante que décrit Piñera est tan-



Fête nocturne à Cuba

tôt dominée par la paranoïa des comploteurs, tantôt par le cynisme des bourreaux en puissance, l'hypocrisie de comédiens transformés en doublures à coups de bistouri, la libido de vieilles courtisanes avides de

chair fraîche, ou le ridicule de potentats obèses. Et ces paliers, soulignés par la coupure franche des ellipses de plusieurs mois entre les chapitres, créent autant de tableaux monstrueux, artificiellement déta-

chés sur le fond neutre d'une grande métropole américaine.

Qui plus est, la version retenue par la traductrice, Liliane Hasson, et par l'éditeur français, est la plus ancienne et peut-être la plus fidèle

au texte composé par Piñera lui-même. Publiée en 1952 à Buenos Aires, elle superpose la voix d'un narrateur un rien bonimenteur et désinvolte à cette vision absurde du monde, proche de celle des grands auteurs contemporains comme le Polonais Witold Gombrowicz, que Piñera connut pendant son long séjour en Argentine de 1946 à 1958. Voilà ce narrateur qui s'adresse directement au lecteur, anticipe sur son histoire et donne sans complexe du « notre héros » à René, comme dans les grands romans libertins du XVIII^e siècle et d'initiation du XIX^e siècle. Or ces effets de manche soulignant le comique grinçant du récit, cette familiarité de ton rendant par contraste le propos plus glaçant, seront gommés dans l'édition posthume parue à Cuba en 1995. Sans compter diverses scènes entre-temps ôtées ou ajoutées, soulignant plus explicitement le lien entre sadisme et érotisme, et la transformation de quelques phrases symptomatiques de la première version, comme celle-ci, particulièrement révélatrice, qui décrit au début du récit l'attitude de citadins affamés : « Alors, jour et nuit, ils imaginaient des subterfuges pour tout transformer en viande. » On ne saurait dire plus crûment le magistral principe de voracité qui préside à cette vision de l'humanité.

Fabienne Dumontet

« Road-story » en Lot-et-Garonne

Raymond Federman revient vers la ferme qui l'a abrité durant la seconde guerre mondiale

RETOUR AU FUMIER
Récit nostalgique pour mon vieux chien bigleux
(Manure)
de Raymond Federman.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Eric Giraud,
éd. Al Dante, 224 p., 20 €.

Au catalogue des éditions Al Dante – dont on saluera ici une nouvelle fois le travail – figure un auteur majeur. Son nom ? Raymond Federman, alias Moïnos. Son âge ? 77 ans, à peine. Nationalité ? Franco-américaine. Profession ? Fictionnaire, selon les mots de sa fille, Simone. Mais peut-être est-ce Christian Prigent qui, dans la revue *Fusées* (1), résume le

mieux ce qui fait l'essence et l'importance de l'œuvre de ce jeune homme qui se réchauffe désormais au soleil californien : « Les écrits de Raymond Federman ont pour ombilic une scène primitive traumatique. Mais les romans qui se sont construits autour valent moins par ce qui s'y dit (les bribes carnavalisées d'une autobiographie) que par ce qui s'y nie : la possibilité de transcrire l'événement en clair, dans l'ordre d'un procès romanesque homogène, sans effondrement douloureux du fil narratif. »

C'est encore le cas dans son dernier texte : *Retour au fumier*. Federman y raconte comment, après que sa famille eut été embarquée, il parvient à se cacher (voir *La Voix dans le débarras*, éd. Impressions nouvel-

les, 2002), puis à s'échapper vers une ferme de Lot-et-Garonne. Et c'est à ce voyage, entrepris des années plus tard avec sa délicate épouse Erica – dont les parents eurent la bonne idée de quitter Vienne deux jours avant la Nuit de cristal –, auquel Federman nous convie. Un voyage fait d'allers-retours et de digressions. Une road-story sans début ni fin, sans queue ni tête, au mépris de la chronologie et bourrée de « tours surfictionnels » pour ne pas « rentrer dans les détails sordides d'une histoire que j'ai racontée de trop nombreuses fois », celle d'un petit juif errant que tant d'éditeurs auraient aimé le voir écrire...

Alors, il raconte : la soupe au vin, les rats dans le grenier, la décou-

verte de la sexualité, « Marguerite la Belle Dame du château », les insultes et la peur... Alterne retour dans le passé et vers le futur – vers cette Amérique qui l'a accueilli, cette « land of misrepresentation, où les illusions sont perdues d'avance ». Et joue avec le lecteur, qu'il apostrophe, souvent : « Un peu de patience. On va arriver à la ferme éventuellement. Je dois d'abord amener le suspense, pour des raisons commerciales... » Avec lui-même aussi – et peut-être surtout. Ne faut-il pas en effet, dans ce monde un peu fou qui est le nôtre, « [s']inventer des illusions pour tenir le coup » ?

Emilie Grangeray

(1) *Fusées* n° 9, 216 p., 27,50 €.

La passion du détail et de l'observation minutieuse

PARTI PRIS

PAULA FOX a connu, de son vivant, le purgatoire des écrivains – une longue éclipse, des livres devenus introuvables –, ce qui lui a permis d'assister à sa redécouverte. Lorsque, à la fin des années 1980, le jeune romancier Jonathan Franzen a trouvé, par hasard, dans une bibliothèque, son très singulier *Personnages désespérés* (1), il s'est légitimement enthousiasmé pour ce texte, au point de le considérer comme supérieur à tout ce qu'il avait lu de la littérature américaine des trente dernières années – ce qui est quand même très exagéré. Il a voulu tout savoir de cette femme née en 1923 et a constaté qu'aucun de ses six romans n'était disponible (Paula Fox a par ailleurs écrit plus de vingt ouvrages pour la jeunesse). Il s'est alors acharné à les faire republier. Avec succès.

C'est grâce à cela, et à la perspicacité de l'éditrice Joëlle Losfeld, qu'on peut lire aujourd'hui en français, après *Personnages désespérés* et *Le Dieu des cauchemars*, *La Légende d'une servante*, un long récit où Paula Fox montre de nouveau, magnifiquement, sa passion du détail, de l'observation minutieuse des situations, et son talent pour explorer, à travers des destins particuliers, choisis ou contrariés, l'envers du rêve américain. Elle est souvent une romancière du malaise, tant individuel que social. Sans complaisance, sans apitoiement, avec un sens de la complexité qui, en effet, manque à beaucoup de ses contemporains américains.

Dans *La Légende d'une servante*, tout commence au début du XX^e siècle, avant même la naissance de la

narratrice, Luisa, à San Pedro, une petite île hispanique des Caraïbes. Et les deux premiers mots du roman sont « Ruina ! Ruina ! ». C'est ce qu'a écrit le grand-père de Luisa, ruiné par le grand propriétaire des plantations de canne à sucre de Malagita, au bas de la lettre d'adieu qu'il a laissée avant d'aller se perdre dans le marécage, où il est mort de faim.

Luisa est née des amours du fils de ce riche planteur avec l'une des bonnes de la maison – qu'il épousera, se mettant ainsi au ban de sa famille. Quand une révolution menace San Pedro, Luisa et ses parents émigrent aux Etats-Unis, sur décision du père. Pour y connaître la vie pénible de la communauté hispanique de New York, au moment de la Grande Dépression. Puis les années 1940, l'entrée en guerre des Etats-Unis. Et la seconde moitié du XX^e siècle, que ne verra pas la mère de Luisa. Elle a détesté sa vie d'immigrée et est morte d'un cancer qu'elle a refusé de soigner. Elle avait alors 33 ans, et sa fille 16.

Mais on aurait tort de déduire de ce résumé condensé à l'extrême que Paula Fox a écrit une saga familiale et historique. Ce qui l'intéresse, et qu'elle fait très mystérieusement partager à ses lecteurs, c'est de montrer une existence qui se joue comme à rebours. Une enfant curieuse de tout, voulant tout apprendre de sa grand-mère maternelle – celle-ci ne

parle plus à sa fille tant elle est scandalisée par son union avec le fils de l'homme qui a poussé son mari au suicide. Une petite fille avide de découvrir son île, de comprendre cette société affreusement inégalitaire, de savoir comment « un mensonge cache la vérité, une histoire tente de la trouver ». Puis une adolescente déracinée, rêvant d'un impossible retour au pays et refusant de « s'en sortir », comme lui dit avec irritation son amie Ellen, une jeune Noire, future avocate.

Luisa rejette toute volonté de promotion sociale et devient domestique, comme sa mère. Les portraits de ses employeurs successifs, Américains conventionnels ou fantasques, sont à eux seuls un désopilant roman. Luisa observe tout et tous, décrit avec précision l'univers de chacun, y compris le sien – sa condition de domestique. Elle croit que son travail « mécanique et lassant » la libère « de la pensée de Malagita », contrairement à son mariage – raté –, qui a fait d'elle la mère d'un garçon américain, mais en rien une Américaine. Elle se trompe, et il faut suivre Paula Fox jusqu'au bout de son récit pour tenter de comprendre les ambitions désavouées de la si subtile Luisa.

Josyane Savigneau

LA LÉGENDE D'UNE SERVANTE (A Servant's Tale)
de Paula Fox.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Hélène Dumas, préface de Melanie Rehak, éd. Joëlle Losfeld, 430 p., 22,50 €.

(1) Paru aux Etats-Unis en 1970, en France chez Fayard (1988), puis aux éditions Joëlle Losfeld (2004).



L'énigme Weyergans

Mais pourquoi donc avoir attendu trente-six ans pour éditer son premier roman ? Conversation avec un « cas » de la littérature française

RENCONTRE

Les huitres et le meursault du Café de la Paix n'y feront rien : François Weyergans, trente-six ans après avoir écrit *Salomé*, son premier roman, ne sait toujours pas pourquoi il n'avait pas souhaité, à l'époque, le voir publier. « *Pourtant, je l'avais fait lire à Pierre Klossowski et à Louis-René des Forêts. Tous les deux étaient enthousiastes, m'assurant que Gallimard le publierait sur-le-champ. Moi-même, en 1970, après l'avoir relu, j'en avais fait ma propre note de lecture. Plutôt positive. Je ne sais pas, je ne comprends pas. Peut-être que si Françoise Dolto était encore vivante, elle saurait m'expliquer ce refus.* »

Par la suite, de temps à autre, à l'occasion de l'écriture d'un roman, Weyergans sortait le manuscrit de *Salomé* de la chemise dans laquelle il était rangé. « *Pour Franz et François, je l'ai relu mais sans me rendre compte que c'était bien. Quelques lignes sur l'agoraphobie m'avaient simplement intéressé et je m'en suis ressenti pour un chapitre.* » Et ainsi de suite jusqu'à ce que l'éditeur et collectionneur Léo Scheer propose d'en racheter le manuscrit. Quand on lui dit que c'est sans doute la première fois dans l'histoire de la littérature qu'un écrivain publie simultanément son premier (qui est en fait son treizième) et son douzième roman, François Weyergans sourit doucement : « *Vous croyez ?...* »

Salomé en passe d'être édité, l'écriture de *Trois jours chez ma mère* s'est débloquée. Été 2005 : l'éditeur historique de Grasset, Jean-Claude Fasquelle, aujourd'hui retiré, décide de reprendre du service pour aider Weyergans. « *Voilà un éditeur, un vrai* », dit-il avec une once de fierté. Passons sur les raisons pour lesquelles *Salomé* – peut-être le meilleur roman de Weyergans, en tout cas son plus radical, « *mon plus fiévreux* », dit-il – est publié chez Léo Scheer et non chez Grasset – « *je le raconterai peut-être plus tard quand je ferai mon Saint-Simon* » – et revenons à Françoise Dolto.

« *Elle était formidable avec ses patients. C'est elle qui m'a envoyé chez Lacan faire une analyse.* » Pendant un an et demi, parfois à raison de quatre à cinq séances par jour, Weyergans s'est ainsi rendu chez le célèbre psychanalyste. « *Vous vous rembourserez plus tard, m'a-t-il dit un jour où je m'inquiétais de ce que cette analyse me coûtait. Il avait raison, non ? Il n'y a pas longtemps, j'ai appris que Le Pitre [le premier roman officiel de Weyergans] était resté longtemps en bonne place sur sa table de nuit et qu'il l'avait apprécié.* »

« *Les sentiments sont toujours réciproques* » : Weyergans aime citer cette phrase de Lacan. « *Il avait raison. Regardez la presse : elle m'aime parce que je l'aime. Pareil les libraires. Et tous ces gens, mon boucher, mon marchand de vin, qui me disent aujourd'hui : Alors, c'est vrai ce qu'on dit, vous l'avez fini votre livre.* »

Il dit ne pas redouter les critiques. En revanche, l'avis de quelques proches – sa compagne avant tout, elle lui avait fait réécrire entièrement *La Vie d'un bébé* – est important. « *Je me souviens, il y a des années, de mon angoisse avant de connaître l'opinion de René Char sur un de mes livres. Deleuze, Dolto, Fellini, Simone ont été également des lecteurs qui ont beaucoup compté.* »

PORTRAITS À VENIR

Trouve-t-il le temps pour lire les livres des autres ? « *Pas vraiment. En revanche, je passe des heures dans les librairies. Je lis quelques pages et souvent je me dis qu'il manque une ou deux années de travail. Je me souviens d'une conversation avec Saul Bellow. On parlait de Herzog – l'un des plus grands romans du XX^e siècle – et de L'Hiver du doyen, et il me dit : Herzog, 5 ans, L'Hiver 1 an.* »

Il n'a pas lu *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq, et *Fuir*, de Jean-Philippe Toussaint, ses deux principaux concurrents pour le Goncourt. « *Ce serait drôle, avouez, de retrouver deux Belges en finale* » [comme Toussaint, Weyergans est belge]. *C'est Françoise Mallet-Joris* [membre de l'Académie Goncourt

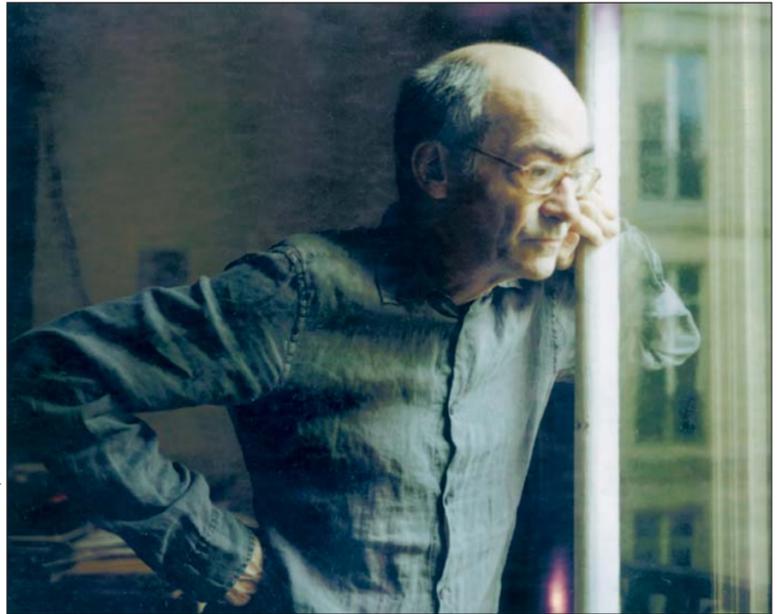
et elle aussi d'origine belge] *qui risque d'être ennuyée.* » Le petit mot de Philippe Sollers dans *Le Journal du dimanche* – « *Voilà un auteur qui a du jus en tout cas. On admire* » – l'a touché. « *D'autant, dit-il, que je ne m'y attendais pas.* » Mais, visiblement, les grandes manœuvres sur le front des prix le font plutôt sourire. Et, déjà, il pense à son prochain roman, prend des notes, imagine des portraits à venir.

Ca l'énerve d'entendre le rumeur affirmer qu'il ne travaille pas beaucoup, qu'il écrit très lentement : « *Mais je passe mon temps à écrire, chaque nuit !* » On dit de Weyergans qu'il est le roi des SMS, des messages téléphoniques et des fax. « *C'est vrai que j'y accorde beaucoup d'attention. Il m'arrive de prendre des notes avant de laisser un message sur un répondeur. Quant à mes fax, je vais bientôt les publier.* » Près de mille deux cents fax comme autant de petits morceaux de littérature adres-

SALOMÉ
de François Weyergans.
Ed. Léo Scheer, 300 p., 19 €.

A 27 ans, François Weyergans, critique aux *Cahiers du cinéma*, auteur de courts métrages et d'un premier film *Aline*, inspiré du roman éponyme de Ramuz, s'apprête à mettre en scène l'opéra de Wagner, *Tristan et Isolde*. Alors même qu'un autre opéra l'obsède, hante ses nuits, ses rêves, ses fantasmes, ses désirs, ses plaisirs : *Salomé*, de Richard Strauss.

Nous sommes en 1968 à Avignon. Weyergans s'enferme dans une chambre d'hôtel et commence la rédaction de *Salomé*, qu'il terminera – provisoirement – pourait-on dire – un an plus tard. « *En 1969, le premier et presque seul lecteur de mon texte, écrit-il en préface, fut Pierre Klossowski. Il le trouva vertigineux. Ce vertige à l'époque me fit peur.* »



François Weyergans par Raymond Depardon, pour « Le Monde » (septembre 2005)

sés à des amis, mais aussi à son banquier, au comptable du Trésor, à Grasset – « *le même d'une année sur l'autre pour leur dire que j'avais du mal à finir Trois jours...* ».

La nuit est tombée depuis longtemps. François Weyergans, avec

cet air qui, parfois, le fait ressembler un peu à Jean-Luc Godard, mais en plus doux, relance : « *Alors, vous non plus, vous ne savez pas pourquoi je n'ai pas publié Salomé en 1969. Si d'ici demain je trouve, je vous envoie un fax.* »

Il y a quarante-huit heures, sa mère l'a appelé, bouleversée aux larmes. Elle venait de finir *Trois jours* : « *Je ne me doutais pas que tu allais si mal. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?* »

Franck Nouchi

Les vertiges de « Salomé »

Au point qu'il laissera ce vrai premier roman dans ses tiroirs, le ressortant ici ou là pour s'en inspirer ; retravailler tel ou tel paragraphe qu'il reprendra notamment dans *Le Pitre* (1), un roman inspiré de son analyse avec Lacan (alias « Le Grand Vizir » ou ici « Capitain-Pacha ») et que l'on tenait jusqu'alors pour son premier livre.

FRAÎCHEUR ORIGINELLE

Trente-six ans plus tard et treize romans (2) donc, poussé par l'éditeur Léo Scheer, François Weyergans a repris ce roman matriciel, apportant quelques corrections et ajouts mais sans rien altérer de sa fraîcheur originelle. Ainsi, publié conjointement avec *Trois jours chez ma mère*, il forme un diptyque où semblent se répondre, non sans humour, les émois d'un jeune cinéaste, aux airs de Casanova désenchanté, qui cherche par où

commencer sa confession (« *Puisque je ne sais où je finirai...* ») et les tourments d'un écrivain sexagénaire empêtré dans un roman qu'il n'arrive pas à terminer...

Par où commencer, en effet, ce voyage éfréné, délirant, onirique, névrotique, à travers le temps (notamment l'enfance) et l'espace ? Cette errance amoureuse, érotique, pleine de désarroi, de rires et de larmes, qui nous entraîne de chambre d'hôtel en wagons-lits, de salle de cinéma en librairies, jusqu'au divan de son psychanalyste ? Sans doute avec celle par qui tout arrive, cette *Salomé* de Strauss que le narrateur va écouter à Bruxelles. « *Je ne m'attendais pas à ce qui me tomba dessus ce soir-là. Une commotion. Est-ce ma faute si les femmes troublantes me troublent et si les femmes déconcertantes me déconcertent ? Si les femmes troublantes me déconcertent ? Si les femmes déconcertantes me trou-*

blent ? Si Salomé m'enfièvre ? » Jusqu'à voir, en elle, toutes les femmes qu'il désire, fantôme, caresse ou rêve de caresser, aborde au hasard de ses pérégrinations à Paris, Venise, Amsterdam, Berlin, Tokyo... Et surtout qu'il projette de filmer en attendant de la coucher sur la page blanche...

Dans ce vertige verbal, musical, existentiel, s'affirment tous les thèmes qui hantent Weyergans et qu'il ne va dès lors cesser d'explorer. Sans retenue, comme fut écrit ce texte, il faut se laisser porter par cette étourdissante *Salomé* qui éclaire d'une lumière inédite et somptueuse toute son œuvre à venir.

Christine Rousseau

(1) Gallimard, 1973.
(2) Parmi lesquels : *Macaire le Copte* (Gallimard, 1981), *Je suis écrivain* (Gallimard, 1989) ; *La Démence du boxeur* (prix Renaudot, 1992, Gallimard).

La vie est un roman

Un délicieux imbroglio de Pierre-Robert Leclercq, truffé d'étranges coïncidences

LE LIBRAIRE DE LA RUE POLIVEAU
de Pierre-Robert Leclercq.
Les Belles Lettres, 220 p., 14 €.

C'est Jerome K. Jerome qui raconte l'anecdote. Vous devez vous rendre en province où vous attend un nouvel emploi dans une banque ou une étude de notaire. A cause d'un réveil qui n'a pas sonné, vous ratez votre train de quelques minutes. Le prochain est bien loin... Vous allez tuer le temps au buffet de la gare. Là, vous engagez la conversation avec un incon-

nu, qui vous explique qu'il cherche un associé pour une entreprise de prospection minière dans le désert australien. Un mois plus tard, vous débarquez aux antipodes. Vous y faites fortune. Si votre réveil n'était pas tombé en panne, vous seriez resté rond-de-cuir jusqu'à ce que retraite s'ensuive. Il est des hasards nécessaires. La vie s'émaille d'essentiels rencontres. Il suffit d'être attentif...

Les coïncidences troublantes sont au cœur de ce dernier roman de Pierre-Robert Leclercq. Elles en

sont l'essence même, dans un imbroglio délicieux ponctué de coups du sort et de rappels du destin. Tout tourne autour d'une échoppe de livres anciens située à Paris, à deux pas du Jardin des plantes. Sébastien Neckentem, le libraire, est un vieux taciturne qui « *s'adresse plus en borborygmes qu'en mots à qui vient le déranger, c'est-à-dire à une demi-douzaine de clients par semaine quand il y a affluence* ». D'où les inmanquables questions que ne cessent de se poser à son sujet les habitants du quartier. Il fau-

dra que Madame Rabourdin soit prise d'une violente douleur à la hanche devant la vitrine pour qu'elle ose pousser la porte et que le passé étrangement s'entrouvre.

CURIEUX THÉÂTRE

Nous voici partis dans une drôle d'histoire, où se mêlent les souvenirs d'un petit village sous l'Occupation, un professeur de musique engagé dans la division Charlemaigne mais dont le nom figure parmi ceux des résistants sur un monument aux morts et qu'on retrouve (qui sait ?) dans un repaire d'anciens SS au Paraguay ou alors au goulag. On se lance à la recherche d'un trésor d'avant les Incas pour se retrouver dans la Russie des tsars, la Grèce des colonels et l'URSS de Staline. « *Incohérent, je vous dis !* » C'est que celui qui tire les ficelles de ce curieux théâtre a plutôt tendance à tout emmêler. Il laisse à ses personnages une liberté dont ils ne font qu'abuser.

On l'aura compris, c'est de création littéraire qu'il s'agit et d'un auteur dépassé par la complexité de son livre. Peut-être a-t-il eu tort de vouloir se cacher, une fois encore, derrière un roman par terreur de la « *nombrilographie* ». Mais s'il était temps d'être enfin dans la vérité ? Le lecteur en tout cas s'est pris au jeu. Pierre-Robert Leclercq met au jour les unes après les autres les poupées gigognes de cette très singulière aventure intérieure. Celle des écrivains et de leur écriture. Dédiciée, bien évidemment, « *à ses confrères et consœurs du passé, du présent et de l'avenir* ».

X. H.

★ Pierre-Robert Leclercq collabore au « Monde des livres ».

Quête amère

Les plaies ouvertes d'une filiation refusée

LES AMANTS AMÉRICAINS
de Pascal Morin.
Ed. du Rouergue, « La Brune »,
128 p., 9 €.

C'est le premier jour de l'été. Avant même le lever du soleil, il a pris sa voiture et depuis il roule, vers le sud, partagé entre l'envie d'en finir au plus vite et la crainte d'affronter le seul rendez-vous qu'il s'était interdit. Qu'elle lui avait interdit et qu'aujourd'hui elle souhaite. Enfin.

Alexandre a 40 ans. Sa mère seize ans de plus à peine. Elle va mourir et lui a décidé de la tuer. Elle s'appelle Rose. Un nom « *absurde* » : pour lui elle n'est que Sourde. Lui hurle, depuis toujours. Avant même sa naissance, graine de vie qui lève dans un ventre qui le refuse. « *Ta pensée est glissante. Tu as beau t'y accrocher, tu perds l'équilibre et tu t'écroutes de nouveau, tu tombes dans ton ventre où tu recommences à chercher. Tu sens ? Maintenant, dis, tu y arrives ? Il va bien falloir.* » Pour se faire admettre, il lui hurle au visage, « *comme un crachat* », qu'elle est enceinte. Que les jeux sensuels qui l'ont conduite à s'abandonner à Mike, à Jim, à d'autres sans doute – pour mieux s'évader d'un village sans avenir, échapper à la chaleur de l'incinérateur où les ouvriers de son père s'affairaient, suants et dépoitraillés, elle donne à ses amants de fortune des prénoms américains de film noirs, sans que leur magie suffise à exaucer ses rêves – l'ont mis sur orbite, qu'il arrive et que tous les complots ourdis pour nier sa fragile existence n'y peuvent rien. « *Je tiens bon. (...) je ne me laisse pas arracher. Je lutte. Je griffe, je mords. Tu souffres et moi aussi. Les contractions diminuent. Je*

résiste toujours. Elles cessent. Le danger est derrière. »

Rose se venge. Fille-mère, elle ne cède pas et refuse cette entrave. Fermée à tout ce qui n'est pas son désir. « *Tu es sourde, même à tes propres cris. A ceux des hommes autour de toi. Mike hurle sans cesse d'un désir animal, les ouvriers vagissent dans leur cabane. Tu as laissé le chien pour mort, il gémit enfermé dans la grange. Tu n'entends que les battements de ton cœur et les pensées décousues qui affleurent à ta conscience. Un écran de rage t'isole du monde.* »

Le temps de gagner l'hôpital provincial où l'attend cette mère qu'il n'a pas connue, dont le regard clos a hanté ses premières étreintes d'adolescent (« *sur le visage de celle qui je prends, je crois voir tes yeux révoltés que tu refuses d'ouvrir* »), Alexandre crache sa haine, son dépit, son désespoir, qui sont autant de plaies restées ouvertes par l'amour refusé. « *Les mots me viennent du ventre. Je te porte depuis longtemps.* » Sans pathos ni surcharge psychologique, il dit, dans une adresse d'une terrible netteté, le double drame d'une filiation niée et d'un tempérament romanesque contrarié, Rose, sensuelle et butée, se heurtant tel un insecte au verre brûlant d'une lampe dont la chaleur le blesse.

On avait découvert Pascal Morin avec *L'Eau du bain* (2004, aujourd'hui repris en « Babel » n° 701), bijou de troublante cruauté et d'étrangeté réjouissante. Avec *Les Amants américains*, il conserve sa griffe, impitoyable, en confirmant cette maîtrise peu ordinaire qui lui épargne les poncifs et l'ancrage résolument dans la littérature.

Ph.-J. C.

LITTÉRATURES

La fiction au secours du réel

Controversé en Allemagne, « Le Métier de tuer » paraît en français. Accusé d'avoir indûment utilisé l'histoire vraie d'un correspondant de guerre mort au Kosovo, son auteur, Norbert Gstrein, réplique dans un essai incisif intitulé « A qui appartient une histoire ? »

RENCONTRE

LE MÉTIER DE TUER
Das Handwerk des Totens
de Norbert Gstrein.
Traduit de l'allemand par
Valérie de Daran,
Ed. Laurence Teper, 380 p., 26 €.

**A QUI APPARTIENT
UNE HISTOIRE ?**
Wem gehört eine Geschichte ?
de Norbert Gstrein.
Traduit par Bernard Banoun,
Ed. Laurence Teper, 108 p., 13 €.

Bien que trois de ses romans aient déjà été traduits en français (1) et qu'il soit lauréat de prix prestigieux outre-Rhin (2), Norbert Gstrein, né au Tyrol en 1961 et partageant désormais son temps entre Hambourg et l'Angleterre, est demeuré quasiment inconnu en France. On aimerait que grâce à Laurence Teper, qui le publie et le défend dans sa toute petite structure d'édition, cet anonymat cesse enfin.

D'autant que son dernier roman, *Le Métier de tuer*, est passionnant, tant par ce qu'il dit de l'histoire récente et sanglante de l'Europe – la guerre en ex-Yougoslavie – que par la manière dont Gstrein a su composer ce complexe récit en cinq parties. Et plus encore par les enjeux d'une telle entreprise. En particulier la question à laquelle doit s'affron-

ter le romancier lorsqu'il veut raconter la guerre : quelle est la légitimité de la fiction pour traiter ce sujet ? « Et c'est encore plus difficile, précise Gstrein, quand cette guerre est à peine terminée et que ceux qui ont été sur le terrain, qui ont rapporté les faits, livrent une masse d'informations croient en avoir épuisé le sens. »

APRÈS LA BATAILLE

Contrairement à ce qu'on a reproché à Gstrein – son livre a provoqué une polémique en Allemagne – *Le Métier de tuer* n'a pas pour héros Christian Allmayer, correspondant de guerre mort au Kosovo, dans une embuscade, en 1999. Ce personnage n'est que le point de départ de l'histoire, celui qui la suscite. Un de ses amis journalistes, Paul, romancier contrarié, comme beaucoup de ses confrères, décide de construire un roman dont Allmayer – sa vie aventureuse et sa mort tragique – serait le héros. Une fiction qu'il ne saura pas écrire, comme il ne sait pas sortir vainqueur de sa confrontation avec le narrateur, beaucoup plus subtil, qui, lui, écrit le roman de l'impossible roman. Ce narrateur – par ailleurs amoureux de la compagne de Paul, Helena – est celui qui pose les bonnes questions sur la signification d'un tel texte. Qui rappelle à Paul les différences entre journalisme et littérature, notamment sur le rapport au temps, et lui montre leurs limites respectives.

Cela fait un roman subtil, kaléidoscopique, qui décrit le terrible



Kosovo, après la guerre

paysage après la bataille, mais aussi l'impuissance créatrice – celle de Paul –, sans oublier les réflexions et les sentiments amoureux du narrateur. Dépourvu de « happy end » et de sentimentalisme, *Le Métier de tuer* n'était certainement pas destiné à devenir un best-seller – on en a vendu environ 15 000 exemplaires

en Allemagne. Ce devait être une étape de plus dans l'accomplissement d'un écrivain prometteur. Et ce fut l'occasion d'une polémique qui conduisit Gstrein à s'expliquer dans un bref essai, *A qui appartient une histoire ?* On l'a accusé d'avoir indûment utilisé une histoire vraie. Christian Allmayer serait en fait

Gabriel Grüner, un journaliste mort, à 36 ans, au Kosovo en 1999.

« Je connaissais un peu Grüner, explique aujourd'hui Gstrein, et sa mort a à voir avec mon désir d'écrire ce roman. Mais elle n'a pas joué le rôle principal. C'est quand je suis allé là-bas, quand j'ai vu les lieux, les ruines, les dévastations, les traces d'une

guerre toute proche, que je me suis décidé. J'ai fait une erreur, celle de dédier ce livre à la mémoire de Gabriel Grüner. J'avais pourtant pris soin de préciser : « de sa vie et de sa mort, dont je sais trop peu de choses pour pouvoir les raconter ». Allmayer n'est évidemment pas Grüner, c'est un personnage composite, comme il se doit dans un roman. Il a certains traits de moi. J'ai trouvé certains faits dans les récits d'autres correspondants de guerre. Mais on est un peu désarmé face à la calomnie, à des accusations ridicules auxquelles on a du mal à répondre, tant les propos rationnels sont inopérants. »

« Je ne suis pas le premier à le dire, conclut-il, mais il faut le répéter, la société contemporaine tend à nier la fiction. Ce qui a suscité thèses et colloques et qu'on croyait résolu depuis longtemps – par exemple la question de savoir si le narrateur et l'auteur se confondent, dans un roman écrit à la première personne du singulier – resurgit. Mais nous sommes un certain nombre à penser qu'il est indispensable de défendre le roman, sa capacité non à livrer des certitudes, mais à faire douter, à mettre en question le réel. Et il faut continuer. »

Jo. S.

(1) *Un d'ici* (1991) ; *Le Registre* (1994) ; *Les Années d'Angleterre* (2002). Tous chez Gallimard.

(2) Le prix Alfred Döblin en 1999, le prix de la Fondation Konrad-Adenauer en 2001, le prix Uwe Johnson en 2003 pour *Le Métier de tuer*.

Il est toujours trop tard à Ran-Mositar

LE PONT DE RAN-MOSITAR
de Franck Pavloff.
Albin Michel, 270 p., 17,50 €.

Entre les rives escarpées de la Vitoul, à Ran-Mositar, au cœur des Balkans, les hommes avaient jeté un pont. Trait d'union de deux mondes qui donna l'illusion d'une seule communauté. Jusqu'à ce que, d'une petite église chrétienne accolée à la roche, érigée en terre musulmane, ne s'allume un brasier qui consuma tout le pays. Foyer dont les braises, sans cesse ravivées du souffle de la haine, interdisent le retour à la paix. Trois ans après le début de l'incendie, un homme solitaire prend ses quartiers dans la chapelle éventrée par les surenchères nationalistes qui menace ruine et que préserve seule une histoire maudite,

puisque « l'église de la Purification portait salement son nom ». C'est là, sur un restant de voûte, qu'il refait de mémoire l'esquisse du pont jeté à bas, traçant, brique rouge pour la pierre, plâtre bleu pour le bois, l'épave de l'assemblage de la clef de voûte de l'ouvrage, moins réconciliation des extrêmes que duel frontal de deux forces dont aucune ne cède.

SOUFFRANCE D'UN PEUPLE VAINCU

A l'heure où le conflit s'est épuisé, sans s'éteindre vraiment, Schwara, « l'homme aux mains de bois », achève là sa quête. Puisqu'il a retrouvé le jeune homme qui a disparu un an plus tôt, refusant son assistance quand il devait fuir la traque de ceux d'en face. Trop tard.

Il est toujours trop tard à Ran-Mositar.

L'Unesco a beau rêver de restaurer le pont détruit, promesse de concorde rétablie et d'ardeur pacifiée, canalisée, rien ne peut effacer la souffrance d'un peuple vaincu, brisé par ses déchirements. Tandis que « Schwara » – un nom improbable qui suffit à le rendre suspect, puisqu'il semble masquer une origine ethnique que les traits de l'homme dénoncent – poursuivait sa quête, le petit monde des victimes s'affaire autour du chantier. Les femmes d'abord, proies faciles, puisqu'on a tué leurs hommes, commodément assimilés à autant de terroristes, violées et aussitôt délaissées, comme des jouets cassés, à moins qu'elles n'aillent, jeunes encore et jolies, telle Luria, au bout de la déchéance en s'offrant au repos des bêtes brutes qui les entourent (« elle garde tout, elle se tait, elle en meurt ») ; les seules

aussi, à l'image d'Irini, sa mère, à crier le malheur sans fin qui leur coud la bouche, (« on est vivantes, on a le droit de crier pour nous et pour celles qui n'en ont plus la force »). Tandis que le spectre des prisonniers suppliciés hante le complexe de thalassothérapie construit en place d'un camp de concentration, baignades de boue pour effacer des bains d'acide, chacun s'efforce de nier la mémoire d'un drame dont il ne préserve que la part intime, celle dont la haine le fait vivre quand même.

Schwara, maître charpentier que la guerre a jeté sur les routes, est le seul que l'amour guide, le seul à tenter de recomposer le puzzle éclaté, à rêver la clef de voûte qui annulerait les forces contraires, mais il sait aussi que le monde est illisible et que la leçon est plus dure encore à vivre que l'inex-

tingible haine d'un autre si proche.

Par ce roman terrible, superbe et suffoquant, Franck Pavloff, dont le désormais légendaire *Matin brun* (Cheyne éd., 1999) vient d'atteindre le million d'exemplaires, poursuit un combat humaniste que l'espoir n'a pas besoin de justifier. Un chant éthique d'une évidente nécessité.

Ph.-J. C.

★ Signalons la parution chez Rue du Monde d'un roman de Pavloff destiné à la jeunesse, *Eloa quand est-ce qu'on s'en va ?* (« Roman du monde », 112 p., 10,50 €, dès 9 ans), où le refus de l'ordre et des conventions conduit le jeune Jimmy, en rupture de LEP, à semer la panique dans la ville en se jouant des lettres des enseignes et plus largement des mots. Un exercice aussi libérateur que dangereux.

Horreur cathodique

ACIDE SULFURIQUE
d'Amélie Nothomb.
Albin Michel, 194 p., 15,90 €.

Dès le lancement très controversé de « Loft Story », en avril 2001, programme de télé-réalité qui alimenta les gazettes françaises à proportion de son

Audimat, essayistes et romanciers se sont emparés de ce nouvel avatar de la société du spectacle. Avec plus ou moins de bonheur, comme tout récemment le corrosif Benoît Duteurtre, qui, dans *La Petite Fille et la cigarette* (Fayard), imaginait un groupe terroriste faisant voter l'élimination de ses otages par le

public, après une série d'épreuves dignes de la « Star Ac' ».

Jouant de la surenchère, Amélie Nothomb monte d'un cran dans l'horreur cathodique en associant l'univers médiatique à celui des camps d'extermination nazis. Rien de moins. Car, annonce-t-elle aux toutes premières lignes d'*Acide sulfurique*, « vint le moment où la souffrance des autres ne leur suffit plus ; il leur fallut le spectacle »... Et une émission digne de leur attente, « Concentration », avec, en avant-programme, rafles sans distinction des victimes dans les lieux publics ; triage et sélection de ces derniers pour leur aptitude à endurer la souffrance et surtout à la rendre télévisuelle ; test pour les kapos, choisis sur « leur physique significatif » et leur capacité à brutaliser et à humilier sans vergogne. Avec pour seul mot d'ordre donné aux tortionnaires : le respect du public.

KAPO DISGRACIEUSE

C'est d'ailleurs lors du casting que l'on découvre Znédá, une pauvre fille au chômage qui, pour quelques heures de célébrité et quelques émoluments, a choisi de faire payer tout le mépris qu'elle n'a jamais cessé d'inspirer aux autres et aux siens. Dans le camp, bardé de caméras, seule distinction notable avec ceux imaginés par les dirigeants du III^e Reich, Amélie Nothomb – que la caricatu-

re ne semble nullement effrayer – place, face à cette kapo disgracieuse, la belle et intelligente Pannonique. Egérie du camp et du public, celle-ci va se prendre tour à tour pour Dieu, Simon de Cyrène avant de rejouer, à sa manière, la Passion du Christ...

Au cœur de cette histoire d'amour vache, de cette lutte du Bien et du Mal menée à grand renfort de références bibliques (avec hommage en passant à Primo Levi...), Amélie Nothomb fustige l'hypocrisie généralisée : des producteurs de télévision, des médias qui se drapent dans une indignation tapageuse, et surtout du public, sans lequel ces émissions n'existeraient pas. Au comble du désarroi dans lequel ses contemporains plongent, la romancière belge lance par la voix de son héroïne un pathétique « *Eteignez vos postes !* » Un cri aussi pathétique que ce roman, boursoufflé de clichés, de lieux communs, de démonstrations pesantes et de dialogues insipides.

Guidée sans doute par l'indignation plus que par le désir de faire scandale, Amélie Nothomb a voulu s'essayer cette fois au roman à thèse et à la critique sociale. Sauf qu'en restant constamment à la lisière de la satire virulente, la romancière montre ses limites et sombre rapidement dans le grotesque et le vain. On peut zapper.

Christine Rousseau

Sherlock Holmes, version originelle

Omnibus commence la publication d'une édition bilingue nouvellement traduite, revenant au « Canon » holmésien, c'est-à-dire à l'œuvre originale d'Arthur Conan Doyle, débarrassée des ajouts et textes apocryphes

LES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES
Tome I. Une étude en rouge. Le Signe des quatre. Les Aventures de Sherlock Holmes. Les Mémoires de Sherlock Holmes (1^{re} partie), d'Arthur Conan Doyle. Ed. intégrale bilingue en trois volumes. Nouvelle traduction d'Eric Wittersheim, Omnibus, 1 096 p., 23,50 €. (Tomes II et III à paraître en 2006 et 2007.)

Il a fureté partout. Inspecté le plâtre des murs et les interstices du parquet à la loupe. Les deux détectives de Scotland Yard sont goguenards. Ils vont en être pour leurs frais. « Je vais vous dire quelque chose qui pourra vous aider, leur assène Sherlock Holmes. (...) Il y a eu meurtre, et l'assassin était un homme. Il mesure plus d'un mètre quatre-vingts, se trouve dans la force de l'âge, il a des petits pieds pour sa taille, porte de solides bottines à bout carré et fume des cigares de Trichinopoly. (...) Selon toute probabilité, le meurtrier a un visage rubicond, et les ongles de sa main droite sont par-



ticulièrement longs. Ce ne sont que quelques indications, mais elles pourraient vous être utiles. » Là où les autres n'ont rien vu, lui a su regarder. Les indices parlent d'eux-mêmes. C'est si évident...

Sherlock Holmes nous revient. Omnibus commence la publication d'une intégrale bilingue nouvellement traduite. Une de plus, pensera-t-on. Catherine Richard avait achevé la dernière en date au « Masque », il y a moins de cinq ans. Et que dire des traductions plus anciennes, comme celles de Bernard Tourville ou de Pierre Baillargeon ? Était-il nécessaire de remettre l'ouvrage sur le métier ? Sans aucun doute, selon les spécialistes. « Depuis le 13 novembre 1894, date de parution du premier épisode du feuilleton Détective amateur, reprenant le texte d'Une étude en rouge, à la "une" du journal Le Temps (...), expliquait Thierry Saint-Joanis, président de la Société Sherlock-Holmes de France (Le Monde du 19 septembre 1997), on attend une traduction française qui respecte enfin le manuscrit original. »

ENCOMBRANTE MYTHOLOGIE

On peut penser que les holmésiens orthodoxes seront cette fois satisfaits. Le postulat d'Eric Wittersheim est justement de proposer une traduction « littérale et fidèle ». De la rigueur avant tout. Son souci n'est pas d'affirmer son propre style mais bien d'être authentique. Pas si simple. « J'ai été stupéfait, dit-il, de découvrir que l'édition globale des aventures de Sherlock Holmes par une maison aussi prestigieuse que Penguin est, en fait, une version américaine. Le vocabulaire est arrangé. On a même rajouté quel-

ques détails à sensation. Conan Doyle n'approuvait pas. J'ai voulu lui rendre justice. »

Sa base de départ a donc été ce que l'on pourrait appeler la v. o. en volumes. Les textes qu'après publication en feuilleton dans les colonnes du Strand Conan Doyle a corrigés et ordonnés pour en faire des livres. On parle ici du « Canon », cette œuvre originale écrite par lui seul et qui court de 1887 à 1927, oubliant tous les écrits apocryphes, à commencer par ceux rédigés par son propre fils, Adrian, seul ou en collaboration avec l'écrivain anglo-américain J. D. Carr. Eric Wittersheim s'est attelé à ce travail avec une détermination toute scientifique. Il faut dire que ce jeune homme de 34 ans n'a pas vraiment le profil type du traducteur littéraire. Il est anthropologue et a aiguisé son anglais dans les revues, les communications et les ouvrages savants. Son terrain de prédilection : la Nouvelle-Calédonie et le Vanuatu. Il y mène une réflexion sur le passé colonial et l'entrée des Mélanésiens dans la modernité. Bien loin de Sherlock Holmes ? Allez savoir.

Installés sous la véranda de sa maison de la banlieue parisienne, on découvre tout un bric-à-brac où s'entassent d'exotiques statuettes de bois, du mobilier de récupération, des livres, des plantes en pot, les jouets des enfants, des galets et des mosaïques. Un univers entre le logis tarasconnais de Tartarin et la communauté ardéchoise des années 1970. Le locataire du 221, Baker Street aurait adoré y fouiner. « J'ai découvert Sherlock Holmes, comme beaucoup, à l'âge de 12 ans. J'ai tout dévoré. Bien sûr, je ne peux pas dire que ces lectures ont été



Dessins de Sidney Paget parus dans le « Strand Magazine », et illustrant les « Aventures de Sherlock Holmes »

déterminantes dans ma vocation, mais je me suis rendu compte que j'ai appliqué la "méthode Holmes" à mes recherches. Observer. Déduire. Le moindre petit fait peut se révéler d'une extrême importance... »

Six mois pour ce premier tome. Il en sort un héros tout neuf, comme

débarrassé de son encombrante mythologie. « On l'imagine toujours enveloppé dans son McFarlane, la casquette à deux pans vissée sur la tête, poursuit-il. En fait, il n'enfile cette panoplie que très rarement. Regardez les illustrations de Sydney Paget pour le Strand reproduites

dans le livre. C'est un homme jeune et bohème. Tout juste 30 ans au début. C'est comme Watson, qu'on a toujours tendance à voir comme un bon vieux papy. En fait c'est un sacré gaillard... »

La geste de Sherlock Holmes, commencée à l'ère victorienne, avance dans l'époque édouardienne pour s'achever avec la première guerre mondiale. Ce sont les colonies et l'empire. Les premières désillusions. Le monde évolue, les deux personnages créés par Conan Doyle aussi. Ils s'inscrivent dans une époque en route vers des changements radicaux. Si Sherlock Holmes ne remet pas en cause la tendance à faire payer les riches et à être très compréhensif pour ses honoraires avec les gens modestes. A l'aise partout (il endosse un nombre incalculable de travestissements), il se situe à part. Seuls comptent pour lui la résolution des mystères et le sens de la justice. Il croit en la victoire du progrès, au règne de la raison.

Et Eric Wittersheim de nous faire retrouver un Conan Doyle qui sut aussi s'engager en son temps. Il le replace contemporain et proche de Wilde, de Jerome K. Jerome. Il tire des parallèles troublants avec Emile Durkheim. Et cela donne envie d'aller à la rencontre de ses autres textes. Car la traduction met en lumière une écriture efficace. Une étonnante force narrative. « On n'est jamais repu par le style, explique-t-il. On va toujours jusqu'au bout de l'histoire. » Il faudra attendre 2006, puis 2007, pour que paraissent les prochains tomes. On a hâte. Vraiment hâte.

Xavier Houssin

Fragments de Sturgeon

Anthologie d'une figure de l'âge d'or de la SF

ROMANS ET NOUVELLES
de Theodore Sturgeon.
Omnibus, 1 184 p., 25 €.

De tous les écrivains de l'âge d'or de la science-fiction américaine, Theodore Sturgeon (1918-1985) est incontestablement celui qui écrit le mieux, qui possède le style le plus délié. Cette anthologie, qui réunit quelques-unes de ses nouvelles – il fut avant tout un nouvelliste – et ses deux romans les plus importants, *Cristal qui songe* et *Les plus qu'humains*, vient opportunément le rappeler. Un texte comme « L'homme qui a perdu la mer », par exemple, en fait brillamment la démonstration. Sturgeon y magnifie un sujet de l'ordre de l'anecdote : l'agonie d'un cosmonaute accidenté sur une planète lointaine, et en tire une nouvelle bouleversante.

L'anthologiste a procédé à un choix judicieux de nouvelles qui va de la période des débuts dans la revue *Unknown*, vouée au fantastique et à la fantasy, jusqu'à *Sculpture lente*, qui fut couronné en 1970-1971 par les prix Hugo et Nebula ; soit trente années d'une carrière qui explora tous les registres des littératures de l'imaginaire.

Ce volume présente un intérêt particulier. Il contient un texte inédit qui n'a été publié qu'après sa mort. Il s'agit d'un fragment autobiographique, « Argyll », où Sturgeon traite essentiellement de ses rapports difficiles avec son beau-père, un écossais rigide aux métho-

des « éducatives » pour le moins curieuses, qui exigea qu'Edward Waldo prenne son nom, change d'identité et devienne Theodore Sturgeon.

« BÊTISES SOMPTUEUSES »

La lecture de ces « Mémoires » éclaire d'un jour nouveau *Cristal qui songe* et, à un moindre degré, *Les plus qu'humains* ; car elle dévoile la trace autobiographique qui s'y dissimule. Il n'est certes pas anodin que, dans le premier cité, le père adoptif de l'orphelin Horty, tortionnaire moral, se prénomme Armand et possède quelques traits d'Argyll. Quant à l'anecdote du poste de radio d'Hip Barrows dans le second, elle vient en droite ligne de la jeunesse de Sturgeon. Dans les deux romans, Sturgeon règle ses comptes, par personnages interposés, avec une figure paternelle haïe.

Le même fragment raconte sa découverte de la science-fiction et des pulps, pleins de « bêtes somptueuses », mais aussi la manière dont son beau-père détruisit avec une minutie sadique sa petite collection. « Je reste toutefois persuadé que cet épisode compte dans le fait que je sois devenu écrivain de science-fiction et qu'il faut en tenir compte si on tente de mesurer l'intérêt particulier que je porte à ce genre. »

La science-fiction comme littérature de rébellion contre l'« establishment » (quel qu'il soit), n'est-ce pas aussi ce qui a fait souvent de nous des lecteurs du genre ?

Jacques Baudou

TOUTE LA VIE (Tutta la vita)
d'Alberto Savinio.
Traduit de l'italien par Nino Frank, Gallimard, « L'imaginaire », 348 p., 9 €.

Quoique secrète, l'œuvre d'Alberto Savinio, de son vrai nom Andrea de Chirico (1891-1952), devait exercer sur les autres écrivains une influence considérable. Éclipsée par la gloire de son frère aîné, Giorgio de Chirico, qui lui survécut un quart de siècle, sa création est pourtant aussi riche sur le plan pictural, et extraordinairement variée : compositeur et critique musical exceptionnel (1), il écrivit des textes inclassables qui furent admirés dès ses débuts par son ami Guillaume Apollinaire et par André Breton, qui attribuaient aux deux frères un rôle essentiel dans la constitution du surréalisme.

ZOOM



LE MAL DE MONTANO, d'Enrique Vila-Matas « A tangled tale », disait Lewis Carroll. Une histoire embrouillée... En est-il de plus intime aussi que

celle de l'écrivain face à son écriture... Face au doute et à ce qu'il provoque. Anesthésie totale. Impossible de continuer à tracer la moindre ligne. *Le Mal de Montano*, prix Médicis étranger 2003, est un creuset où bouillonnent les références les plus divergentes et les plus érudites. Une aventure picaresque faite de rencontres et de souvenirs de rencontres. Montano, le fils du narrateur, a contracté une étrange affection qui l'a rendu « agraphe » après avoir publié *Plus jamais rien*, un roman consacré justement aux panes littéraires. Le livre est au plein

Alberto Savinio, le fondateur

La fantaisie et la distance comique d'un admirable styliste, pourtant méconnu

Dans son dernier roman, *La Nostalgie de la Maison de Dieu* (2), Hector Bianciotti, qui le fit traduire en français, lui rendait un poétique hommage en le nommant Savine, sorte de figure tutélaire de la musique érudite et mystique. C'est, en effet, en référence à l'éditeur, historien et traducteur Albert Savine qu'Andrea de Chirico prit ce pseudonyme. Albert Savine, ami d'Apollinaire, traduisit Oscar Wilde, Rudyard Kipling et Conan Doyle, trois maîtres des écrivains argentins. Ouvrir un livre d'Alberto Savinio n'est donc pas un geste anodin : tout un monde crypté de références culturelles se révèle au lecteur.

Admirable styliste, Alberto Savinio avait une fantaisie inénarrable – comme ici, dans « Attila » ou dans « Concert privé » – qui ne pouvait que fasciner les écrivains argentins, de Borges à Manguel, en passant par Bioy Casares et Rodolfo Wilcock. Chez chacun de ces écrivains,

on trouve des traces de l'imaginaire de Savinio, de sa culture, de son humour. Les nouvelles de *Toute la vie* réunissent ce goût pour l'ironie caustique et la splendeur du style, un style totalement libre, tant dans la narration que dans l'usage des métaphores et dans le rythme. Parler de métaphysique va de soi à propos de Chirico, qui usa de cet adjectif pour théoriser sa peinture (comme en témoigne son roman-manifeste écrit en français, *Mon-sieur Dudron* [3]). A propos des nouvelles de Savinio, le qualificatif paraît exagéré. Car c'est la distance comique qui domine.

CONTE ENFANTIN ET INQUIÉTANT

La merveilleuse nouvelle intitulée en français « La pianesse », après une longue introduction sur un voyage en train, nous entraîne dans l'univers du conte enfantin et inquiétant. La littérature italienne compte peu d'écrivains fantastiques : Lan-

dolfi, Anna Maria Ortese, Calvino et le jeune Moravia. Mais le fantastique de Savinio à la force réaliste des rêves auxquels il se réfère explicitement. De même qu'il emploie délibérément les sensations musicales pour décrire les métamorphoses de la sensibilité. Voici comment il évoque l'émotion que suscite l'écoute du *Don Giovanni* de Mozart : « Petit à petit, l'or l'enveloppait tout entière. Elle se muait elle-même en or. Non pas rien qu'une cuisse à l'instar de Pythagore, mais le corps de pied en cap : à l'intérieur de cette cage d'or, M^{re} Fufu s'éprouva canari. Et non point l'or stérile et dur qui anéantit la raison de l'homme et saigne à blanc les peuples, mais un or ductile et ondoyant, souple et fécond, qui engendrait d'autre or à l'infini... »

René de Ceccatty

- (1) La Boîte à musique, Fayard.
- (2) Gallimard, « Folio », n° 4236,
- (3) La Différence, 2004.

centre de l'œuvre de Vila-Matas. On se bouscule entre les mots à chercher la solution. Elle est simple : le salut est dans le mensonge. Il suffit de s'en apercevoir.

X. H.
Traduit de l'espagnol par André Gabastou, 10/18, 400 p., 8,50 €.

UNE AVERSE, de Kim Yu-jong Il est mort à 30 ans, en 1937, et n'a jamais écrit que de rares nouvelles : c'est pourtant un des grands de la littérature coréenne. Le public apprécie, honore, sa vie de vagabond miséreux qui refusa le confort et la carrière proposés par sa riche famille. Mais sa notoriété tient surtout à sa thématique profondément rurale et à son élégance poétique. Les nouvelles ici rassemblées traitent du couple. Pour les serfs des grands propriétaires, toujours à la limite de la disette et souvent de l'ivrognerie, l'épouse n'est guère plus qu'un outil qu'il faut surveiller et entretenir pour qu'il puisse produire. Quand l'amour s'en mêle,

hélas tout se complique... et Yu-jong nous régale.

J. Sn.
Traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, Zulma, 154 p., 8 €.

LIEUTENANT STURM, d'Ernst Jünger Découvert en Allemagne en 1960, cet écrit de jeunesse d'Ernst Jünger, rédigé entre 1918 et 1923, met en scène trois officiers allemands pendant le premier conflit mondial. La guerre des tranchées, avec son immobilité, les fait glisser de l'action vers la contemplation. A travers leurs méditations se révèlent, par-delà les grades et les vertus militaires, trois personnalités. Un peintre, un juriste et un naturaliste. Dans ce livre largement autobiographique, Jünger donne à voir différentes facettes de lui-même par cette expérience de la guerre.

St. L.
Ed. Viviane Hamy, « Bis », traduit de l'allemand par Philippe Giraudon, 124 p., 6 €.

Debussy, épistolier virtuose

Lettres, billets, cartes-lettres, télégrammes, tout ce qu'a écrit le compositeur, rassemblé en un seul volume.

CORRESPONDANCE (1872-1918)
de Claude Debussy.
Établie et annotée
par François Lesure,
Denis Herlin et Georges Liébert,
Gallimard, 2 330 p., 65 €.

On cligne des yeux devant l'épaisseur et le poids de cette *Correspondance (1872-1918)* de Claude Debussy (1862-1918) que publie, sur papier bible, Gallimard. On ne connaît guère, dans la même catégorie « poids lourds », que la *Correspondance* d'Emmanuel Chabrier (Klincksieck, 1994) ou certains volumes biographiques parus chez Fayard. C'est dire que cette somme n'est pas un livre à emporter à la plage. Pourtant, on imagine qu'il puisse s'y lire, tant la plume de Debussy est légère, d'une invention et d'une drôlerie exceptionnelles.

Des échanges épistolaires du compositeur n'avaient été publiés que des fragments, malgré le désir qu'avait eu sa veuve, Emma, d'en constituer une anthologie. Dès 1926, parurent quelques missives, souvent affectées de coupes. Seul le merveilleux corpus de lettres à et de Pierre Louÿs, auquel le musicien avait été lié de 1893 à 1904, fut, en 1945, livré au public – aujourd'hui repris et complété par des lettres retrouvées récemment, parfois accompagnées de plaisanteries et de parodies musicales, de Debussy comme de Louÿs.

Le musicologue François Lesure, mort en 2001, avait réalisé, en 1980 puis en 1993, chez Hermann, une édition critique de 250, puis de 330 lettres de 1884 à 1918. Le présent volume couvre les années 1872 à 1918 et comprend 2 588 lettres et billets de Debussy, 6 contrats et 308 lettres à lui adressées, complétées par 116 lettres de et à des membres de sa famille. Entrepris par Lesure, ce travail herculéen a été complété et annoté par Denis Herlin, avec le concours de Georges Liébert. La lecture de ces notes, aussi érudites qu'accessibles, fournit une sorte de contrepoint culturel et social au texte lui-même.

Fallait-il publier tout ce qu'a signé la main de Debussy ? Fallait-il accumuler ces billets, cartes-lettres et autres télégrammes qui semblent souvent ne dire rien d'autre que le contenu banal de ce message de 1897 à Louÿs : « Est-ce que je peux venir déjeuner chez toi demain Dimanche ? Cela me rendrait particulièrement heureux. Ton CD. » ?

François Lesure jugeait les « courts billets en général sans signification » et avait principalement retenu les lettres développées. Mais la présente édition apporte la preuve que des pépites significatives se cachent dans les plis de l'ordinaire et du style télégraphique. Ainsi, cet autre billet à Louÿs, écrit quelques heures après celui cité plus haut, révèle une gêne pécuniaire, souci majeur qui accablait le musicien jus-

qu'à ses derniers jours : « Cher Pierre, Ton pauvre Claude est bien bas... [...] voudras-tu encore me tirer de là, il me faut 150 f... sans quoi je n'aurai plus guère que les ponts comme garçonnière ? Pardonne-moi et crois-moi ton Claude. »

Debussy se disait volontiers « simple comme un brin d'herbe ». Mais ces lettres révèlent un esprit d'une vivacité peu commune, une langue certes curieuse et ponctuée on ne peut plus singulièrement mais d'une richesse prodigieusement renouvelée. Debussy a, dans sa manière de s'exprimer, ainsi que dans sa musique, une tendre et voluptueuse subtilité, notamment envers les femmes de sa vie. Mais sa franchise n'est pas toujours commode, quoique souvent narquoise. Ainsi, à un correspondant aux épanchements épistolaires trop appuyés, Debussy répond : « C'est tout à fait aimable de m'avoir donné de vos nouvelles dans une lettre dont la longueur n'excluait pas l'agrément. »

IRRÉSISTIBLE CAUSTICITÉ

On retrouve aussi ici le Debussy drôle et vachard qui était capable, dans la critique journalistique d'une œuvre de son confrère Guy Ropartz (« l'éminent directeur du Conservatoire de Nancy ») d'écrire qu'il avait commis « une symphonie [sur un] choral breton qui, en somme, ne lui avait rien fait », le tout emmitoufflé de précautions oratoires qui en rajoutent dans la perfidie...



Debussy à Pourville (1904)

Le lecteur retrouvera aussi l'irrésistible causticité des écrits critiques (repris in *Monsieur Croche et autres écrits*, 1987). Pour autant, si l'on glane çà et là d'intéressants détails inédits sur la genèse et l'interprétation des œuvres, l'agrément de ces lettres séduira le lecteur non musicien, tant elles vont largement au-delà des préoccupations professionnelles de Debussy et abordent d'autres champs culturels.

On a le cœur serré à la lecture des lettres d'Emma, contrainte par la gêne financière et la force déclinante de son mari, atteint d'un cancer du rectum. Lorsqu'il évoque, en 1917, le final de sa *Sonate pour violon et piano* « qui ne voulait pas... finir ! », il ajoute : « Toi seule, petite mienne, sauras en comprendre la mélancolie ? – Il y a d'autres

« agonies » qu'il ne faut pas évoquer ici. » La lettre, datée du jour de Pâques, évoque l'agonie du Christ mais aussi ses souffrances aiguës, qu'il lui est arrivé de comparer à celles de saint Sébastien... Mais, trois jours plus tard, Debussy, pince-sans-rire impénitent, lance à un correspondant admiratif : « Vous pourriez peut-être attendre que je sois mort pour me traiter de « vénéré maître »... Et à Durand, pour lequel il réalise un travail alimentaire d'édition, il écrit avec une insolente liberté de ton : « Ne corrigez jamais les Sonates pour violon et piano de J.-S. Bach un dimanche où il pleut... ! je viens de terminer la révision (!) des susnommées et, c'est la pluie à l'intérieur... Quand le vieux Cantor saxon n'a pas d'idées, il part sur n'importe quoi et, il est impitoyable, vraiment.

[...] Tout de même, s'il avait eu un ami – peut-être un éditeur ? – qui lui aurait doucement conseillé de ne pas écrire – un jour par semaine, par exemple, cela nous eût évité quelques centaines de pages où il faut se promener entre une haie de mesures sans joie, qui défilent sans pitié, avec toujours le même petit coquin de « sujet », puis de « contre-sujet ». »

Parfois le ton se fait plus amer, surtout quand « l'anti-boche » viscéral (pourfendeur de l'invasion guerrière comme de celle de la musique de Wagner) parle ou que Debussy, mourant, accepte, le 24 mars 1918, sans y croire, de « franchir les portes de l'Institut » et de devenir immortel, deux jours avant qu'Emma n'annonce à l'ami poète Paul-Jean Toulet : « Claude est mort. »

Renaud Machart

A la gloire de Don Quichotte

Jordi Savall reconstitue avec brio l'univers musical du héros de Cervantès

Inutile d'être musicien pour entendre, au fil des pages de *Don Quichotte*, le bruit et les fureurs, les romances, et les silences aussi, d'un monde sonore qui bascule d'un rêve de chevalerie à une réalité plus prosaïque. Aboiements de chien, tintement de cloches, couplets de laboureurs et chants de noces, rythmes de danses, rebecs et cornemuses, murmures de feuilles ou d'eau, des torpeurs nocturnes au vacarme assourdissant des coups alternés des maillets de l'engin hydraulique qu'anime la force éolienne des fameux moulins qui effraient le chevalier à la triste figure...

S'il chante lui-même des stances de l'Arioste, Don Quichotte ne craint pas d'y mêler ses propres poèmes. Rien de très étonnant puisqu'au hasard d'un épisode du célèbre roman, on entend même un faux garçon d'écurie – en fait un chevalier déguisé – fredonner une ode, *Dulce esperanza mia*, composée par un musicien du roi Philippe II sur un poème de... Cervantès.

Sans doute le personnage devait-il inspirer les muses puisque, depuis le ballet représenté à Paris dès 1614, l'année même où César Oudin, « secrétaire interprète de Sa Majesté à langues germanique, italienne & espagnole », publie la traduction française de *L'Ingénieux Don Quixotte de la Manche composé par Michel de Cervantès*, il s'invite au répertoire de nombre de musiciens, de l'Anglais Henry Purcell (*The Comical History of Don Quixote* [1694]) à l'Allemand Telemann, de Falla (*Le Retable de maître Pierre* [1923]) à Ravel (*Don Quichotte à Dulcinée* [1933]), de Richard Strauss (1897) à Jacques Ibert, pour le film de Pabst (1934), où Chaliapine prête ses traits... en attendant l'incarnation par Brel de *L'Homme de la Mancha* (1968).

POÉSIE ET RIGUEUR

Aujourd'hui, le musicien catalan Jordi Savall propose à son tour un *Don Quijote de la Mancha. Romanes y musicas*. Commémorant le quatrième centenaire de la publication de la première partie du

fameux roman, cette reconstitution de l'univers musical de l'œuvre est bien plus qu'une tentation d'archéologie. Avec la poésie et la rigueur qu'on lui connaît, secondé par Montserrat Figueras, Hespèrion XXI et La Capella Reial de Catalunya, pour la musique, par Manuel Forcano pour la dramaturgie et l'adaptation des textes – retoucher ou résumer la « merveilleuse abondance de mots qui configure le Don Quichotte, du propre aveu de Forcano, obsédé par la crainte de la profanation, n'a pas été une tâche facile » –, Savall a ainsi osé établir une sorte de carte au trésor, qui convoque des fragments de l'immense *Tirant le Blanc*, de Joanot Martorell, des airs d'Antonio de Cabezon et Alonso Mudarra, Luys Milan et Luys de Narvaez, Francisco Guerrero et Cristobal de Morales, des textes de Cervantès bien sûr, pour des chansons, lament, villancico et autres romances, jusqu'à une composition personnelle à l'heure de la mort du vieux héros...

Or, pour mieux faire partager un

projet qui le hante depuis près de trente ans – on se souvient d'un programme de *Canciones y danzas de Espana*, placé sous le patronage de Cervantès, enregistré en 1976, paru l'année suivante chez EMI-Reflexe et repris en CD en 2000 –, Savall ne s'est pas contenté d'éditer un double CD. Il a voulu que la démarche soit clairement exposée, justifiée, et, pour cela, propose aujourd'hui un véritable livre – notices introductives, récit et textes chantés sont donnés dans sept langues : castillan, catalan, français, anglais, allemand, italien et japonais – qu'il a inscrit naturellement au catalogue d'Alia Vox, la maison qu'il a fondée lorsqu'il a quitté Naïve, en 1998.

Une première à la hauteur du chef-d'œuvre célébré. Un événement donc.

Ph.-J. C.

★ *Don Quijote de la Mancha. Romanes y Musicas*, de Miguel de Cervantès (Alia Vox, « Raices & Memoria » AVSA 9843 A + B, 40 €). En vente le 30 septembre.

ZOOM



LE VISAGE DU CHRIST DANS LA MUSIQUE DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES, de Jean-François Labie

Le temps a presque manqué à Jean-François Labie pour mener à terme le chantier qu'il avait entrepris sur les liens entre la musique religieuse et son contenu spirituel dans le champ occidental. Après un passionnant volet consacré aux âges baroque et classique (1992), il achevait le second tome lorsqu'il disparut en 2004. On y retrouve les rares qualités du premier (érudition et engagement confessionnel) sur un terrain désormais sécularisé. Avec Liszt, Messiaen et Britten, une somme heureusement conduite à son terme.

Ph.-J. C.

Fayard, 462 p., 25 €.

POUR LA MUSIQUE CONTEMPORAINE, de Richard Millet

Comme le laisse entendre le titre de ces chroniques discographiques destinées à *La Revue des Deux Mondes*, Millet est un inconditionnel de la musique de notre temps. Ces notices démontrent une ouverture d'esprit qui fait de l'écrivain un auditeur idéal pour les 166 compositeurs ici recensés. Souvent avec des formulations heureuses, en particulier lorsque la musique avoisine l'inaudible comme chez Marc Monnet, « opiniâtre arpenteur de ce que le son peut avoir de nocturne ».

P. Gi

Fayard, 318 p., 20 €.

Toutes les vies de Bowie

MOONAGE DAYDREAM
La vie et l'époque
de Ziggy Stardust,
photographies de Mick Rock,
textes de David Bowie,
Flammarion, 322 p., 45 €.

NOUS AUTRES,
d'Oliver Rohe,
éd. Naïve, 96 p., 10 €.

D'un côté, un beau livre d'images prises par un photographe rock britannique, le bien nommé Mick Rock ; de l'autre, un court texte rédigé par un jeune romancier allemand de langue française, Oliver Rohe. Au centre des deux ouvrages, la personnalité – ou plutôt les personnalités – de David Bowie, héros et fossoyeur du rock'n'roll, transformiste professionnel et manipulateur de génie.

Traduction d'un livre paru en 2003 en édition limitée, *Moonage Daydream* réunit plus de 650 photographies de la tournée Ziggy Stardust, qui se déroula entre mars 1972 et octobre 1973. Au départ, Bowie, qui a obtenu un succès éphémère

en 1969 avec *Space Oddity*, est encore méconnu, même en Angleterre. Dix-huit mois plus tard, il est devenu un phénomène artistique et médiatique international, après avoir « suicidé » son double, Ziggy Stardust. Mick Rock est également un débutant, tenté par l'extrême. Il a photographié Syd Barrett, le reclus de Pink Floyd.

Moonage Daydream montre la fascinante ascension d'une rock star à la chevelure carotte et ses métamorphoses successives. Fidèle à la stratégie de son sujet, le livre brouille les pistes identitaires en mêlant les apparitions publiques (concerts, conférences de presse, photos de session) à l'intimité de l'artiste (loges, voyages), le paraître à l'être. Certaines images sont célèbres pour avoir été publiées dans les journaux – Bowie mordant à pleine mâchoire les cordes de son faire-valoir, le guitariste Mick Ronson –, beaucoup sont inédites. On croise Lou Reed et Iggy Pop (losers à l'époque), Mick Jagger et Marianne Faithfull, Roxy Music et Amanda Lear. Mais Angie, l'épouse, est rayée de l'histoire.

Elle est réduite à une simple mention dans le long texte signé par Bowie en personne, qui ajoute à la valeur documentaire. Sa mémoire est précise, davantage attachée à sa garde-robe (confiée au styliste Kansai Yamamoto) qu'à sa musique. Avec lui, la scène se transforme en podium de défilé de mode. Madonna s'en souviendra.

Le vampire reconnaît avec humour tous les emprunts qui lui ont été nécessaires pour inventer le personnage de Ziggy Stardust : la jambe estropiée de Gene Vincent, l'univers visuel de Stanley Kubrick – les Spiders from Mars s'inspirent des Droogies d'*Orange mécanique* –, le kabuki japonais... Bowie finit par l'avouer : « *Plagier, c'est mon boulot.* »

CONFLIT DE PERSONNALITÉS

Une photo de Mick Rock orne logiquement la couverture de *Nous autres*, troisième roman d'Oliver Rohe et compagnon littéraire de *Moonage Daydream*. Interrompu par des échanges épistolaires, le texte, écrit à la première personne du

singulier, fait intervenir plusieurs narrateurs. Se succèdent David Bowie, David Jones (le nom du chanteur à l'état civil), Ziggy Stardust et son frère aliéné Aladdin Sane (« *A Lad Insane* », « *Un type fou* »), Halloween, soit les personnages successifs que Bowie a incarnés.

« Je voudrais être une troupe à moi tout seul. Que vaudrait un acteur qui incarnerait toute sa vie le même personnage ? (...) S'ilôt qu'on s'installe dans un rôle ou, plutôt, s'ilôt que ce rôle s'installe en nous, il faut le déloger. Impérativement. Par tous les moyens. Quitte à recourir au meurtre [c'est nous qui soulignons]. » Les allusions à la carrière de Bowie échappent sans doute aux béotiens, mais ils pourront apprécier l'originalité de la construction, kaléidoscopique comme une conscience fragmentée, et le style glaçant et noir. Les fans savent comment ce conflit de personnalités sera réglé : avec l'avènement du Thin White Duke, cocaïnomane diaphane fasciné par l'ordre nazi, qui mettra fin au chaos de la schizophrénie.

Bruno Lesprit

L'enfant terrible de la philosophie espagnole construit une œuvre singulièrement accessible et vivante, éducative avant toute chose

Fernando Savater, penseur en cavale

Il était une fois un philosophe espagnol qui s'intéressait aux grandes courses de chevaux. Son attrait pour les compétitions hippiques internationales n'était pas une distraction d'esthète, ni une simple curiosité intellectuelle. C'était une passion, une fascination durable, presque une ligne de vie. En trente ans, il n'avait pas raté un seul Derby d'Epson, pas un seul prix de l'Arc de triomphe ! Sauf deux fois peut-être : enseignant aux Etats-Unis, il n'avait pu, ces années-là, faire le voyage.

Quand il avouait n'avoir pu être fidèle que vingt-huit fois au rendez-vous de l'automne parisien, on voyait nettement passer une ombre de tristesse dans son regard. Cet homme exubérant, provocateur, auteur d'une bonne quarantaine de livres (essais, romans, pièces de théâtre), parmi lesquels quelques

prison sous Franco, aujourd'hui menacé de mort par l'ETA, n'est pas commode à classer. En tout cas, ce n'est pas un philosophe enfermé dans la discipline universitaire. Plutôt un penseur en cavale, capable de digressions picaresques comme de concision. Un amateur de westerns, de bordaux, de cigares et de Nietzsche, toutes choses impliquant des temporalités distinctes.

Sans doute est-il « un écrivain qui a cultivé plusieurs genres », ainsi qu'il se définit dans l'un des textes de *Sur l'art de vivre* (1), recueil regroupant, on n'en sera pas surpris, des articles très divers, parus dans le quotidien *El País* et dans plusieurs revues. Il y est question, notamment, des relations entre philosophie et roman, de l'antimilitarisme, du fantastique, de la critique cinématographique, du mauvais goût ou du vin espagnol, sans oublier Voltaire et John Wayne, Dic-



BASSO CANNARSA/OPALE

« La philosophie doit pouvoir intéresser aussi les concierges, et n'importe qui.

L'important, ce ne sont pas les instruments, c'est la musique ! »

best-sellers, avait le sentiment d'un échec en évoquant ces fêtes manquées. Il avait tout fait pour être toujours présent – des reportages, des articles pour les quotidiens, et même un livre sur les courses de chevaux (*El juego de los caballos*). Et puis, les aléas de la vie, comme souvent, avaient été les plus forts.

Cette histoire apprend plusieurs choses sur Fernando Savater. En premier lieu, on peut parler de lui comme d'un personnage de roman sans que cela sonne tout à fait faux. En second lieu, ce professeur atypique est un philosophe passionné, un intellectuel qui, délibérément, se mêle de tout : de l'éthique et du cinéma, du terrorisme et de Stevenson, de Cioran et de l'Afrique, des droits de l'homme et du monde des chevaux. Enfin, cet enfant terrible de la philosophie espagnole, hier mis en

kens et Marc Aurèle, Baudelaire et Lewis Carroll. Omnivore, Savater n'est cependant jamais confus : aucun risque de retrouver Sartre embarqué par erreur dans *La Captive aux yeux clairs*. On croit savoir à qui on a affaire : polygraphe à paradoxes, brillant et dispersé. Erreur. A plusieurs titres.

D'abord, quand on demande à Fernando Savater de se définir – philosophe ? professeur ? romancier ? journaliste ? –, la réponse crée une autre perspective : « Je suis surtout un lecteur. La lecture est la passion de ma vie. Si on me payait pour lire, je ne ferais rien d'autre. Comme ce n'est pas le cas, je dois travailler. J'ai écrit, finalement, par fidélité à mon plaisir de lire. Je suis un lecteur qui écrit pour gagner sa vie. » On s'avise donc que ce faux modeste rêve d'être un philosophe à la façon du

XVIII^e siècle, quand le terme englobait toutes sortes d'activités et de domaines qui ne le réduisaient ni au pré carré de l'histoire des doctrines ni au seul métier de professeur. « Faire de la philosophie, c'est réfléchir sur la vie. La vie, c'est le cinéma, la littérature, la politique, l'amour, les drogues... Réfléchir sur tout ça, c'est ce que doit faire le philosophe, et de la manière la plus claire possible. La philosophie doit pouvoir intéresser aussi les concierges, et n'importe qui.

L'important, ce ne sont pas les instruments, c'est la musique ! »

Dans *Choisir, la liberté* (2), Savater condense sa mélodie principale. Première caractéristique humaine : la capacité de décider, qui se situe à l'opposé de l'action programmée par l'instinct. « Nous ne sommes pas libres d'être libres ou non », ajoute-t-il, retrouvant la formule célèbre de Sartre : « Nous sommes condamnés à être libres. » L'objection de Spinoza, selon laquelle nous nous croyons libres seulement parce que nous sommes conscients de nos désirs mais ignorants des causes qui les déterminent, Savater l'écarte rapidement : « De toute manière, je dois vivre comme si j'étais libre. Pour moi, être libre ou vivre comme si j'étais libre, c'est la même chose ! »

Reste une interrogation. Avant de mettre en lumière, dans la seconde partie du livre, une série de « préférables » (la vérité, le plaisir, la politique, l'humanité, etc.), Savater laisse en suspens, de manière curieuse, une idée empruntée à Zygmunt Bauman (*Freedom*, 1988) : pour parler de liberté, au sens politique, il faut être au moins deux – l'un plus libre, l'autre moins. Le défenseur des droits de l'homme, compagnon de route des anarchistes, en viendrait-il à soutenir qu'il faut toujours que d'autres ne soient pas libres pour que nous puissions l'être ? « Non,

bien sûr, précise-t-il aussitôt, car il est toujours possible de déplacer la comparaison entre notre présent et le passé : nous sommes plus libres aujourd'hui que ne l'étaient les hommes d'hier. Ce sera donc par rapport à leur servitude que nous sommes libres. »

Ce qui indignait le plus Fernando Savater ? La servitude des enfants : « Des millions d'enfants demeurent sans aucune protection et ne voient dans les adultes que la pire des menaces, qui les contraignent au travail ou au commerce sexuel. Ça, c'est le péché de l'humanité. » Celui qui a rencontré ses plus grands succès de librairie avec des ouvrages destinés aux jeunes (*Ethique à l'usage de mon fils*, *Politique à l'usage de mon fils*, Seuil, 1994 et 1995) sait la vertu émancipatrice de la pédagogie : « La lutte

HONNEUR ET PROVOCATION

Né en 1947 à Saint-Sébastien, dans le Pays basque, Fernando Savater a commencé sa carrière par une thèse sur Cioran qui le fit accuser de vouloir ridiculiser l'université. Il enseigne l'éthique à l'université du Pays basque et est aujourd'hui professeur de philosophie à l'université de Complutense, à Madrid. Parmi ses multiples publications, on remarque trois romans, deux pièces de théâtre et de nombreux essais, dont sept ont été traduits en français au cours des dix dernières années. Il dirige également, avec Javier Pradera, la revue *Claves de razon practica* et collabore à plusieurs périodiques espagnols, dont le quotidien *El País*. Lauréat de divers prix, le philosophe continue à tenir son rôle, pas commode, de provocateur que les honneurs n'empêchent pas de parler.

aujourd'hui est une lutte pour l'éducation, pour l'éducation démocratique. Finalement, je crois être, avant tout, un éducateur. Si j'y parviens, ce n'est pas en raison de ma sagesse, mais de mon ignorance. C'est important, pour un professeur, d'être un peu ignorant, parce qu'il comprendra mieux l'ignorance des autres. »

En repensant à cette rencontre, on se demande s'il ne faudrait pas écrire l'histoire à l'envers. Raconter comment un amateur de chevaux a joué à se distraire en donnant des cours de philosophie à l'université. En faire un film. L'intituler *L'Homme qui murmurait à l'oreille des humains*. Butter sur le casse-tête du casting. Et finalement laisser tomber. Après tout, ces détails n'ont pas tellement d'importance.

Roger-Pol Droit

(1) *Sur l'art de vivre (Sobre vivir)*, de Fernando Savater. Traduit de l'espagnol par Sara Vassalo, Calmann-Lévy, « Petite bibliothèque des idées », 376 p., 22 €.

(2) *Choisir, la liberté (El Valor de elegir)*, de Fernando Savater. Traduit de l'espagnol par Serge Mestre, Calmann-Lévy, 216 p., 15 €.

« L'ETA EST ARRIVÉE DANS UN CUL-DE-SAC »

Le 13 décembre 2000, Fernando Savater a reçu le prix Sakharov des droits de l'homme et de la liberté d'expression décerné par le Parlement européen pour son action citoyenne au sein du collectif *Basta ya ! (Ça suffit !)* qui s'oppose au terrorisme de l'ETA. Lui qui est né au Pays basque et y a enseigné, et qui a été emprisonné sous Franco, jugeait intolérable le climat de terreur que l'organisation indépendantiste tentait de faire régner. En recevant ce prix à Strasbourg, il déclarait notamment : « Au Pays basque, en pleine Europe démocratique, nous avons actuellement des dizaines de *Salman Rushdie*. La terreur règne, une terreur palpable dans la vie quotidienne, qui oblige à parler à voix basse ou à dissimuler ce qu'on pense, comme aux pires moments de la dictature franquiste. »

Savater concluait en refusant de « remplacer l'Etat des citoyens par l'Etat des ethnies » et en appelant à « lutter contre ce cancer que toute l'Europe démocratique doit sentir comme dans son sein ». Le texte fut

publié par *El País* et par *Le Monde*, dans une traduction de François Maspero. Le philosophe a continué à être menacé de mort et à voir sur les affiches sa tête représentée au centre d'une cible. Aujourd'hui encore, il ne se déplace que protégé par des gardes du corps. Pourtant, la situation n'a-t-elle pas changé ?

« Je crois que l'ETA est arrivée dans un cul-de-sac, dit aujourd'hui Fernando Savater. La loi sur les partis politiques a privé les groupes qui soutiennent l'ETA de leurs appuis économiques. Et, surtout, le terrorisme islamiste lui tend un miroir terrible et la prive de toute indulgence internationale. Cela prendra peut-être encore des années, mais je pense que le terrorisme basque est en train de finir. En revanche, il faudra sûrement très longtemps pour réparer la régression économique, sociale et politique entraînée par cette crispation idéologique. Contrairement au schéma marxiste, ce sont les idées, ici, qui ont causé la transformation de la société. Là aussi, l'éducation est essentielle. »

Pas bidon !

Suite de la première page

Le commentaire, sobre, ne concurrence, ni n'imité le style Souchon, donné à lire en regard. Un art tout en demi-teinte, qui tient souvent de l'ellipse. Pas de prime aux mots émotionnellement chargés, mais l'agencement subtil, qu'on pense presque fortuit, entre des termes isolément inoffensifs, mais dont la rencontre – on avancerait presque : la collision –, précipité chimique, provoque l'étincelle. « *Caterpillar dans la lingerie fine/Dans l'eau de Shalimar les barres à mine.* » Très peu de néologismes. On « *musique entre voisins* » dès 1974 (*T'aurais dû venir*), mais les occurrences restent rares : avant 1999 et *Rive gauche* (« *ma chanson la mélancolise* »), on se souvient surtout de *Lennon kaputt valse*, en 1983 (« *j'ai tristesse toute la nuit seul sous la neige* »). Pas d'argot – on est plus proche d'une esthétique vieille France, précieuse et

obsolète (« *jugez ma fortune* » [*Le Baiser*], « *les statues de Jocrisse qu'on hisse* » [*Le Mystère*] – ; quelques interjections et onomatopées comme une émergence soudaine et irrépressible de la spontanéité (« *Oh ! le grand air* » avant « *Ah ! son mari* », dans *Le Baiser* encore, ou le double « *ah ! le mépris* » concluant *Rive gauche*). Mais surtout une distorsion syntaxique, aux allures d'anglicismes comme un aliébi avouable : la « *banale song* » surprend à peine quand l'« *impudique homme* » de *Marchand de sirop*, les « *capitaines beaux* » et les « *haschisch fumeurs* » de *Somerset Maugham* et de *La vie ne vaut rien* ou l'« *ultra moderne solitude* » qui désigne le cru Souchon 1988 arrètent, écho de l'« *humaine condition* » chère à Montaigne. La surprise comme une méthode pour nettoyer l'œil, réveiller la langue, alerter sans violence ni sommation.

C'est le raccourci – « *hidalgo tango* » ou « *costume crétin* » pour ne pas s'en tenir au fameux « *allô maman bobo* » – qui fait l'incisif, l'instantané d'une vision qui ne

renonce pas à l'idée de séduire les « *foules sentimentales* ».

Tout cela, certains l'ont déjà analysé, savamment (1). Plus modeste, le projet de Saka et Dormion ne cherche qu'à livrer un portrait de l'artiste à travers ses confidences, les bribes d'aveux que ses chansons dévoilent. Pour que la sourde sagesse d'un être érigé en emblème de la fragilité masculine assumée, voire en conscience critique d'un monde auquel on n'en finira pas de demander « pardon », prenne tout son sens. Dans un monde où « *on s'ennuie tellement* » dès que le cœur durcit (*La Vie Théodore*), c'est là une invitation lucide mais pas tout à fait désenchantée. « *Voyez le bonheur comme il passe/Allons voir ce qui le remplace* » (Bonjour, Tristesse), recommande Souchon lecteur de Sagan. Idéal de « l'homme élégant ».

Philippe-Jean Catinchi

(1) *Alain Souchon. J'veux du léger*, de Mireille Collignon (Les Belles Lettres/P.U. de Valenciennes, « Cantologie », 208 p., 15 €).